



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

Year : 2018

Les externalismes sémantiques de Hilary Putnam et Donald Davidson

Kevin Reymond

Kevin Reymond, 2018, Les externalismes sémantiques de Hilary Putnam et Donald Davidson

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.
<http://serval.unil.ch>

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des lettres

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
FACULTÉ DES LETTRES

Mémoire de Maîtrise universitaire ès lettres en Philosophie

Les externalismes sémantiques de Hilary Putnam et Donald Davidson

par

Kevin Reymond

sous la direction du Professeur Michaël Esfeld

Session de août 2018

Table des matières

Externalismes sémantiques.....	4
1. L'externalisme de Putnam.....	6
1.1. Une critique des théories internalistes de la signification	6
1.2. Les terres jumelles	8
1.3. Expertise sociolinguistique et baptême des termes	10
1.4. De la rigidité des termes d'espèce naturelle	13
1.5. De l'essence des termes d'espèce naturelle	13
1.6. Signification inintelligible et signification commune.....	16
2. L'externalisme de Davidson	22
2.1. L'interprétation radicale	23
2.1.1. Interpréter les croyances.....	25
2.1.2. La charité : un principe constitutif	28
2.2. La triangulation.....	31
2.2.1. L'argument de l'erreur	32
2.2.2. L'argument de l'identification de la cause	33
2.3. L'objectivité de l'esprit : un argument circulaire	37
2.4. Le troisième dogme de l'empirisme	43
2.5. Une épistémologie « externalisée »	48
2.6. Causalité et pensée : le cas de l'homme des marais	50
2.7. Concilier l'externalisme et le holisme	52
2.8. Un externalisme social ?.....	57
3. La sémantique bidimensionnelle.....	60
3.1. Intension primaire et intension secondaire	60
3.2. Les externalismes à la lumière de la sémantique bidimensionnelle	63
4. La signification est dans la tête	66
Références	68

Externalismes sémantiques

Dans son acception générale, l'externalisme sémantique est une forme d'externalisme du contenu qui soutient que le contenu conceptuel est individualisé en vertu des relations que le sujet entretient avec son environnement (Amoretti, 2007, p.12). Selon l'externalisme sémantique, les significations que nous associons à nos termes, ou à nos énoncés, expriment nos contenus propositionnels (croyances, désirs, intentions). Les facteurs individualisant les contenus conceptuels peuvent être soit sociaux (externalisme social), soit physiques (externalisme physique). L'externalisme *social* soutient que les pratiques sociolinguistiques (usages, conventions ou normes) déterminent nos contenus conceptuels, alors que l'externalisme *physique* soutient que ce sont les relations causales avec les objets et les événements se trouvant dans le monde qui sont déterminantes. Mais, ces deux variétés d'externalisme ne sont pas nécessairement compatibles. Comme nous le verrons, il est à cet égard problématique de les maintenir conjointement au sein d'une même théorie. Une thématique transversale de ce travail sera donc d'établir dans quelle mesure ces deux facteurs peuvent cohabiter.

La question centrale sera de définir dans quelle mesure il est possible de soutenir que les significations (ou les croyances correspondantes) se situent dans le monde. Hilary Putnam soutient en effet que « les significations ne sont pas dans la tête » (1975, p.227). Cette affirmation est rendue possible par la distinction entre deux types d'états psychiques : ceux qui sont déterminés par des facteurs intrinsèques et ceux qui sont déterminés par des facteurs extrinsèques aux sujets. Putnam retient que la signification fait partie de la seconde catégorie. Une telle conclusion admet toutefois la possibilité que les locuteurs ignorent la réelle signification des termes qu'ils utilisent.

Donald Davidson cherche à résoudre cette tension en soutenant qu'il n'existe aucune signification qui soit opaque au sujet. Il reconnaît que la compréhension de notre vie mentale dépend de l'interaction causale avec le monde extérieur, mais récuse que cette relation soit porteuse de signification. Son examen de la signification se concentre sur l'acte d'interprétation des attitudes propositionnelles en relation avec un environnement socialement partagé et étend, de ce fait, la problématique de la signification à celle des croyances. En effet, selon cette approche, la signification est considérée comme l'expression de nos états mentaux. Ceci lui permet alors de maintenir conjointement que l'environnement externe contribue à la définition de nos contenus conceptuels et que les significations sont accessibles aux sujets.

Notre analyse aura pour objectif de caractériser la signification à la lumière de ces deux théories. Les deux premiers chapitres de ce travail proposent un examen critique des positions externalistes de Putnam et de Davidson. Enfin, dans le troisième chapitre, nous mobiliserons la sémantique bidimensionnelle de David Chalmers dans le but de caractériser chacune des deux approches externalistes et de préciser dans quelle mesure il est possible de soutenir que les significations se situent spatialement dans le monde.

1. L'externalisme de Putnam

L'externalisme physique de Putnam repose sur une *théorie causale de la référence*, c'est-à-dire une théorie qui décrit, d'une part, l'acte de détermination de la référence d'un terme et, d'autre part, le processus de transmission par chaîne causale de la référence d'un locuteur à un autre. Selon l'acceptation de Putnam, la théorie causale de la référence s'accompagne d'une clause essentialiste qui soutient que les termes d'espèce naturelle, tels « eau », « tigre », ou encore « citron », possèdent une signification qui dépend de la constitution physique du monde.

1.1. Une critique des théories internalistes de la signification

En premier lieu, retraçons brièvement la critique de Putnam à l'égard des théories « classiques » de la signification. En effet, ceci permettra de fixer un cadre conceptuel nécessaire au développement de l'ensemble de ce travail.

Dans son célèbre article *The Meaning of « Meaning »* (1975), Hilary Putnam propose une théorie de la signification. Son article s'ouvre sur une critique des théories « traditionnelles » de la signification qui prend pour cible les théories positivistes de Rudolf Carnap et celles descriptivistes de Bertrand Russell et Gottlob Frege. Putnam commence par examiner l'ambiguïté des notions d'*intension* et d'*extension* et les complications qu'elles impliquent au sein de ces théories.

L'extension désigne l'ensemble des choses auquel un terme donné fait référence dans le monde.¹ Elle est toutefois insuffisante pour définir la signification d'un terme, car les diverses extensions d'un terme peuvent être coextensives. Par exemple, si chaque créature qui possède un foie est aussi dotée d'un cœur, alors l'extension des propositions « une créature qui possède un cœur » et « créature qui possède un foie » possèdent la même extension, mais pas la même signification. Partant de cet exemple, si nous devions nous en tenir à l'extension pour définir la signification de nos termes, nous serions alors incapables de distinguer les

¹ Nous admettons les définitions suivantes : la *référence* est la relation entre le sujet et l'objet considéré, le *référent* est la chose à laquelle fait référence un énoncé ou un terme et l'*extension* caractérise la classe d'objets désignée par l'utilisation d'un énoncé ou d'un terme. Dans la suite du travail, nous utilisons, sauf exceptions, ces trois termes de façon presque équivalente.

deux créatures. Pour éviter ce problème, nous pouvons alors faire appel à la notion d'intension pour préciser la signification des termes et distinguer les deux extensions.

L'intension représente traditionnellement le *concept*, « ce qu'un terme veut dire », ou l'« entité mentale » associée à un terme. De telles définitions de l'intension ont, toutefois, pour effet de réduire la signification à une notion de concept qui est problématique ou confuse. Pour éviter les écueils psychologues résultant de l'assimilation de l'intension à une entité mentale, les théories positivistes de la signification ont alors soutenu que les concepts sont des entités abstraites *publiques* et que, par conséquent, les significations peuvent être partagées par plusieurs individus. Cependant, un problème persiste. En effet, même si nous maintenons que pour connaître l'extension, il suffit de connaître le concept qui s'y rattache – c'est-à-dire l'intension –, nous pouvons faire référence à la même extension tout en ayant une intension différente. Ainsi, bien que nous nous référions tous deux à la même chose dans le monde, mon « concept » de « chat » pourrait très bien être différent de celui de mon interlocuteur. Putnam en conclut que les théories positivistes de la signification s'appuient sur deux présupposés hérités des théories de la signification antérieures qu'elles n'ont pas pris le soin de contester (*Ibid.*, p.219) :

- (i) La connaissance de la signification d'un terme correspond à un état psychique² particulier ;
- (ii) La signification (dans le sens d'« intension ») d'un terme détermine son extension (si la signification est identique, alors l'extension est identique).

Selon Putnam, de la conjonction de ces deux présupposés dérive d'une conception problématique de la notion de signification : la signification d'un terme correspond simplement au fait de se trouver dans un état psychique particulier et l'existence d'un état psychique ne nécessite aucunement l'existence d'un autre sujet pensant que celui qui en fait l'expérience (*Ibid.*, p.220). Selon Putnam, ce solipsisme méthodologique hérité de la conception cartésienne de l'esprit est erroné car il est incapable de rendre compte de l'hétérogénéité des états psychiques. En effet, pour reprendre l'exemple proposé par Putnam (*Ibid.*, p.222), comment pourrions-nous être jaloux de l'intérêt de *X* pour *Y*, si *X* et *Y* et leurs états psychologiques respectifs n'existaient pas ? Ce constat pousse alors Putnam à distinguer

² Dans la suite de ce travail, nous utiliserons plutôt les appellations « état psychique » ou « état mental » à la place de l'appellation « état psychologique ».

les états psychiques au sens étroit, de ceux au sens large : le fait d'être jaloux de *X* est un état psychique dans le sens large, car il s'étend au-delà de ce qui se passe dans la tête du sujet. Les états psychiques dans le sens étroit, au contraire, sont ceux qui se confinent au contenu de la vie mentale d'un individu en faisant abstraction des états mentaux d'autrui. L'association du solipsisme méthodologique au présupposé (i) soutient donc la conception que les significations sont « dans notre tête ». Dans cette optique, l'examen du contenu de notre esprit (des états psychiques au sens étroit) est suffisant pour connaître la signification d'un terme et, en vertu de (ii), il est également suffisant pour connaître l'extension du terme en question – Putnam s'oppose donc à la conjonction de (i) et (ii).

La critique de Putnam se développe en deux temps. Tout d'abord, il cherche à démontrer que deux intensions identiques peuvent avoir des extensions différentes. Ensuite, il propose la réflexion inverse : deux intensions différentes peuvent avoir une extension identique. C'est à partir d'une série de variations de ces deux exemples qu'il élabore sa version physique d'externalisme sémantique.³

1.2. Les terres jumelles

Putnam rejette la conclusion issue de la conjonction des deux présupposés en soutenant que deux locuteurs peuvent se trouver dans un état psychologique identique à propos d'un même terme tout en ne partageant pas la même extension. Pour défendre cette position (l'état psychique ne détermine pas l'extension), Putnam propose une expérience de pensée (*Ibid.*, pp.223-225). Il nous invite à imaginer qu'il existe dans notre univers une copie « identique » de la Terre appelée « Terre-Jumelle ». La ressemblance entre Terre et Terre-Jumelle est parfaite à cela près que sur Terre-Jumelle le liquide que l'on appelle communément « eau » ne correspond pas à la composition chimique H_2O , mais à une autre formule chimique : XYZ. XYZ est indiscernable de l'eau et possède toutes les qualités que l'on attribue sur Terre à H_2O , à savoir que c'est un liquide désaltérant, inodore, transparent, humide, etc. Les deux planètes étant identiques, les terriens et les terre-jumelliens partagent exactement les mêmes idiolectes et se réfèrent ainsi au même liquide inodore par l'utilisation du même terme : « eau ».

³ Pour des raisons de clarté, des quatre illustrations proposées par Putnam, nous ne considérons qu'un exemple intra- et un exemple inter-monde.

Dans ce contexte, aussi longtemps que nous ignorons la composition chimique réelle du liquide qui coule dans les rivières de Terre-Jumelle, il semble raisonnable de penser que le terme « eau » possède la même signification sur Terre que sur Terre-Jumelle. Toutefois, aussitôt découverte la formule chimique que les terre-jumelliens attribuent à l'eau, cette présupposition doit être corrigée : le terme « eau » signifie alors XYZ sur Terre-Jumelle. En somme, le terme « eau » posséderait donc deux significations différentes, car l'extension du terme « eau » sur Terre-jumelle n'est désormais plus identique à celle sur Terre. En effet, ce que souhaite défendre Putnam, c'est que, même si les terre-jumelliens ignorent la composition chimique de l'eau sur Terre-Jumelle, la signification de ce terme diffère selon la planète.

Putnam nous invite à considérer son expérience de pensée sous un angle diachronique en nous faisons remonter en 1750, à savoir avant le développement de la chimie moderne sur Terre (et sur Terre-Jumelle). À cette époque, les habitants de chacune des deux planètes ignorent la composition chimique de l'eau. Dans cette situation, nous sommes alors en droit de nous demander si, lorsqu'en 1750, Oscar le terrien et son *Doppelgänger* sur Terre-Jumelle, que nous nommerons Joscar, utilisent le même terme en désignant le contenu d'un cours d'eau, ils possèdent la même signification de ce qu'est l'eau. Il semble, en effet, qu'aucune différence de croyance ne soit possible entre Oscar et Joscar lorsqu'ils sont en présence d'eau, car la chimie n'a pas encore fait les progrès nécessaires pour identifier la microstructure d'eau et d'eau-jumelle. Putnam affirme néanmoins que, bien que les deux individus se trouvent dans un état psychique au sens étroit identique, l'extension est différente sur Terre et Terre-Jumelle et cela même en 1750. Cet argument repose sur l'idée que la découverte de la structure moléculaire de l'eau ne modifie pas l'extension du terme « eau ». En effet, bien que les locuteurs ne connaissent pas la réalité chimique de l'eau, elle est déjà identique à H₂O (ou à XYZ sur Terre-Jumelle) en 1750 (*Ibid.*, p.224). En d'autres termes, d'après Putnam, quel que soit l'avancement des sciences et l'époque à laquelle Oscar et Joscar vivent, et leur niveau de connaissance respectif à propos des liquides inodores, l'intension (leur concept respectif du terme « eau ») ne détermine pas l'extension (le contenu des rivières).

En somme, l'extension du terme « eau » n'est pas dépendante d'un état psychique (étroit) particulier des locuteurs, mais de la constitution physique de leurs mondes respectifs. Oscar et Joscar possèdent le même contenu étroit (les mêmes propriétés intrinsèques), mais font référence à différentes substances lorsqu'ils utilisent le même terme. Leur contenu étroit ne suffit donc pas à déterminer l'extension (réfèrent). Ainsi, si nous maintenons qu'en vertu du présupposé (ii) la signification d'un terme est suffisante pour déterminer sa référence, alors la

signification ne peut pas être déterminée par le contenu étroit. S'ensuit alors que « la signification n'est pas dans la tête ». Putnam rejette donc (i), l'intension (au sens d'état psychique étroit) ne détermine pas l'extension. Ceci invalide donc la conclusion dérivant de la conjonction des deux prémisses.

1.3.Expertise sociolinguistique et baptême des termes

Pour renforcer son argument, Putnam nous invite à imaginer l'exemple contraire de celui illustré par les Terres-Jumelles : deux extensions différentes peuvent être attribuées (en vertu de notre ignorance) à la même intension. Pour développer ce deuxième point, Putnam propose un autre scénario, cette fois-ci ne relevant pas de la science-fiction (*Ibid.*, pp.226-228).

Prenons notre incapacité à reconnaître un orme d'un hêtre. Notre ignorance n'implique aucunement que les extensions (à savoir l'ensemble des arbres représentés par l'utilisation de chacun de ces deux termes) de chacun de ces deux arbres que nous confondons sont différentes de celles auxquelles fait référence un botaniste. Autrement dit, l'extension de ces termes d'espèce naturelle ne dépend pas de notre savoir à propos de ces arbres : que nous entretenions la même intension à l'égard de ces deux différents arbres, c'est-à-dire que nous soyons incapables de distinguer l'orme du hêtre, n'a aucune incidence sur la définition de leur extension dans le monde. Par conséquent, nous sommes en mesure de connaître la signification d'un terme, par exemple que le hêtre et l'orme sont des arbres à feuille caduque, sans forcément être mesure de fixer, et donc de reconnaître, leurs extensions respectives.

Cet exemple démontre, à nouveau, que l'intension (notre concept de ce que sont ces deux arbres à feuille caduque) ne détermine pas l'extension (toutes les occurrences de cette espèce dans le monde désignées par l'utilisation de ce terme).

Cette thèse nécessite alors un argument en faveur de (1) la détermination de l'extension et (2) de sa transmission sociale. À cette fin, Putnam propose l'hypothèse dite de la *division du travail linguistique*. Selon cette hypothèse, la définition des extensions est le fruit de coopération sociale. Les sociétés sont peuplées d'experts possédant les connaissances suffisantes et nécessaires pour fixer l'extension des termes des espèces naturelles selon leurs domaines d'expertise respectifs. À l'instar de l'exemple du hêtre et de l'orme, l'expertise de certains individus permet aux locuteurs moyens de désigner correctement les objets concernés, et cela, en dépit de leur ignorance à propos de l'extension de ces termes. Ces

derniers n'ont en effet pas besoin de connaître les critères nécessaires d'identité choisis par les experts afin d'être en mesure d'utiliser plus ou moins correctement ces termes.

L'association de l'hypothèse sociolinguistique à une version de la *théorie causale de la référence* permet de donner simultanément une réponse à la question (1) de la détermination sociale de l'extension et (2) de sa transmission d'un individu à un autre.⁴ Selon la théorie causale de la référence, une chaîne causale relie tous les locuteurs appartenant à une communauté linguistique en remontant jusqu'au baptême du terme, à son « événement introductif », durant lequel certains membres de cette communauté – les experts – ont déterminé les conditions d'identités nécessaires et suffisantes d'un terme à son référent.⁵ Afin de fixer le référent d'un terme d'espèce naturelle, les experts définissent des critères d'identité d'appartenance à l'extension concernée en associant une définition *descriptive* à une définition *ostensive*.

Une théorie causale de la référence comprend donc aussi une dimension descriptive, sans quoi les sujets seraient incapables de se référer au monde (*Ibid.*, pp.229-230). Une description (i.e. une définition descriptive) présente un ensemble de *stéréotypes*, c'est-à-dire des qualités superficielles que les experts attribuent à l'échantillon considéré : par exemple, nous pourrions assigner les stéréotypes de « liquide » et « transparent » au référent du terme « eau ». Les stéréotypes permettent aux locuteurs moyens de faire sens des termes d'espèce naturelle, mais ils n'assurent pas la transmission des conditions d'identités nécessaires ou suffisantes à la détermination de la référence d'un terme. Deux substances différentes peuvent donc avoir des stéréotypes, mais des significations différentes.

L'utilisation des stéréotypes permet alors de rendre compte de l'évolution du contenu théorique attribué à un terme particulier. Par exemple, si nous devions découvrir que certains tigres ne sont dans les faits pas rayés, cette nouvelle information (« certains tigres ne sont pas rayés ») serait alors incorporée à l'ensemble des stéréotypes composant la signification du félin en question : les tigres ne sont donc pas analytiquement rayés, mais ils le sont *stéréotypiquement* pour ainsi dire.

⁴ Voir Putnam (1973), p.204 et Putnam (1975), p.241.

⁵ À la différence de Kripke, Putnam soutient que la chaîne causale remonte à l'acte de baptême et pas au moment où l'expert est entré en contact avec l'échantillon de l'espèce naturelle en particulier. Il n'est en effet pas possible de donner une description finie et exhaustive de l'espèce naturelle considérée à condition d'être en sa présence. Mais, selon Putnam, cela n'est pas nécessaire pour transmettre une description stéréotypique suffisante à la détermination de la référence. Voir Putnam (1973), p. 204.

Les stéréotypes nous permettent donc de reconnaître les extensions des termes dans le monde, mais admettent une certaine marge d'erreur. Selon Putnam, les normes minimales en matière de compétences syntaxiques, sémantiques et stéréotypiques sont déterminées de façon non définitive par la société et la culture (*Ibid.*, p.248). Le niveau minimal de compétence attendu du locuteur varie donc selon le contexte auquel il participe – par exemple, dans une société organisée autour du culte à l'orme, il est raisonnable de penser que la capacité de reconnaître l'arbre sacré ne soit pas le privilège du botaniste.

L'acte de définition ostensive fixe l'extension en énonçant des conditions de similarité nécessaires et suffisantes à l'identification du référent. Elle procède ainsi de la détermination stéréotypique. Par exemple, lorsque nous voulons enseigner à notre interlocuteur le terme « eau », il nous suffit de lui indiquer ce qui coule dans nos rivières en lui disant « ceci (ce liquide) est de l'eau » (*Ibid.*, p.225).⁶ Ce faisant, nous assignons le terme « eau », par exemple, au contenu des rivières, des lacs et du verre d'eau posé sur cette table.

L'apprentissage des termes se fait ainsi par transmission de la référence d'expert à locuteur moyen.⁷ La description nécessaire pour fixer l'espèce naturelle lors du « baptême » n'est toutefois pas nécessairement transmise au sujet apprenant. Il n'est en effet pas nécessaire de la connaître pour pouvoir en faire un usage plus ou moins approprié. La chaîne causale amorcée en amont de l'utilisation individuelle se charge de faire référence à l'espèce naturelle concernée.

La connaissance *individuelle* (c'est-à-dire aucun état mental individuel) à propos des termes n'est donc pas suffisante à la détermination de l'extension des termes, seule le permet « un état sociolinguistique du corps linguistique » auquel l'individu appartient (*Ibid.*, pp.227-228). L'intension associée à une espèce naturelle particulière en tant que signification, est déterminée par les connaissances des experts. L'intension est, *dans ce premier sens*, externe à l'esprit de l'individu. Cependant, Putnam soutient une thèse encore plus ambitieuse. Pour lui, les significations sont certes formulées au sein d'une communauté, mais elles sont aussi externes à la « somme » de tous les esprits individuels : les significations se trouvent dans le monde physique.

⁶ Voir aussi Putnam (1975), p.247.

⁷ La théorie causale de la référence transmet la référence en vertu de la possibilité de sa description stéréotypique, mais il n'est pas clair combien (ou au-dessus de quel seuil) de connaissances sont nécessaires au locuteur moyen pour faire référence à l'échantillon désiré.

1.4. De la rigidité des termes d'espèce naturelle

En s'inspirant de Kripke, Putnam associe les termes d'espèce naturelle à des désignateurs rigides en vertu de leur indexicalité implicite.⁸ Selon Putnam, les désignateurs rigides sont fixés lors de la définition ostensive des termes. Lorsque nous prononçons le terme « eau » lors de l'acte de définition ostensive, nous sous-entendons l'énoncé « ceci est de l'eau ». Putnam soutient que le démonstratif « ceci » fixe de façon rigide le terme « eau » à son extension, c'est-à-dire de façon nécessaire à toutes les occurrences de ce même liquide « dans les alentours » (*Ibid.*, p.234), dans notre monde et dans tous les mondes possibles, selon l'expression privilégiée par Kripke. Dès lors, l'eau (présumée en tant que telle) qui ne dispose d'aucune relation d'identité avec l'eau que nous avons désignée indexicalement n'est tout simplement pas de l'eau.

Cette relation d'identité est ainsi déjà présente avant même la découverte de la formule chimique correspondante. Dans la fantaisie des Terre-jumelles, avant 1750, Oscar et Joscar ignorent que la signification de leur terme respectif pour l'eau n'est pas la même. Cependant, avant la découverte de la microstructure chimique de l'eau, nous procédons à partir d'une définition « opérationnelle » (*Ibid.*, p.235) qui permet de « faire sens » momentanément de ce liquide. En attendant de disposer d'une théorie plus pertinente sur le sujet qui puisse confirmer sa nécessité épistémique, l'eau n'est alors encore qu'une « possibilité » épistémique (*Ibid.*, 161). Toutefois, une fois découverte la microstructure chimique de l'eau, il n'y a plus de mondes possibles, d'époques passées ou futures, où l'eau n'est pas H₂O. Putnam souscrit ainsi la thèse de Kripke selon laquelle il existe des nécessités métaphysiques qui sont épistémologiquement contingentes.⁹

1.5. De l'essence des termes d'espèce naturelle

L'intuition putnamienne à propos de la rigidité des espèces naturelles procède d'une prémisse essentialiste. Afin que la détermination indexicale puisse faire référence à une classe d'objet spécifique, il est nécessaire de supposer que la classe en question possède une essence particulière. Dans l'exemple de Putnam, la condition d'identité pour l'appartenance à la classe

⁸ Putnam souligne les similarités entre sa théorie et celle des désignateurs rigides proposée par Saul Kripke, voir notamment Putnam (1975), p.232.

⁹ Voir Putnam (1975), pp.251-252.

« eau » est la microstructure du liquide en question : H₂O. Ceci a pour conséquence que l'intension est *externe*, non pas uniquement car la description participant à la signification d'un terme est déterminée par un facteur social (hypothèses de la division du travail sociolinguistique), mais car elle dépend de la constitution *physique* réelle du monde (*Ibid.*, p.245).

La validité de la théorie de Putnam repose ainsi sur une conception essentialiste des termes d'espèces naturelles selon laquelle les espèces naturelles possèdent une essence réelle, une « structure cachée » (*Ibid.*, p.241), que les experts seraient en mesure d'identifier et de baptiser par des termes particuliers. Cette approche présuppose donc l'association des termes d'espèce naturelle à des classes d'objets dont les caractéristiques macroscopiques sont déterminées par des propriétés fondamentales – leur « essence » – qui déterminent leur appartenance à cette classe particulière. Selon cette conception, un objet appartient à une classe d'objets s'il possède une relation de similarité suffisante et nécessaire pour être admis dans cette classe. Afin d'être en mesure de fixer la référence, nous devons supposer que la chose désignée possède une essence partagée avec l'ensemble des participants de sa classe.

L'essence est « cachée » dans la mesure où le locuteur, et parfois même l'expert¹⁰, l'ignore, partiellement ou entièrement, jusqu'à ce qu'une meilleure théorie la décrivant ne voie le jour. Pour revenir aux Terres-Jumelles, avant 1750, le terme « eau » désigne la même espèce naturelle que H₂O bien que la formule chimique n'ait pas encore été découverte. Une fois l'extension fixée (l'ensemble des objets auquel fait référence le terme), le contenu théorique qui définit l'espèce (les stéréotypes) peut alors évoluer au gré des découvertes scientifiques. Mais, la référence, elle, demeure inchangée, et le même terme restera associé de façon immuable à l'espèce naturelle la désignant en vertu de son caractère indexical rigide. Le contenu conceptuel se retrouve donc ontologiquement dépendant du fait qu'il est intégré à l'environnement physique.

Le baptême fixe le terme à sa référence. Toutefois, dans la théorie de Putnam, il semble bien que ce sont les espèces naturelles elles-mêmes qui assurent l'indexicalité de leur propre signification¹¹ ; il nous resterait dès lors à « découvrir » leur signification. Ceci implique que

¹⁰ Nous reviendrons sur ce point plus bas.

¹¹ Putnam contemple aussi la possibilité d'étendre ses intuitions essentialistes aux termes désignant les artefacts. Cela dans le but d'éviter les reproches dénonçant que sa théorie n'est taillée que pour déterminer la signification des termes d'espèces naturelles. Putnam tente de justifier l'application de l'indexicalité d'un terme d'artefact, et conclut : « It follows that 'pencil' is not synonymous with any description—not even loosely synonymous with a loose description. When we use the word 'pencil', we intend to refer to whatever has the same nature as the

notre compréhension partielle de ces termes, notre signification d'un terme donné, n'équivaut pas à leur signification « réelle ». Cette dernière se trouve dans le monde comme fixée de façon nécessaire à l'extension. Dès lors, les significations sont externes au sujet, ou plutôt « hors de sa tête » pour citer la célèbre formule de Putnam (*Ibid.*, p.227). Il suggère ainsi que la signification des termes d'espèce naturelle, en tant qu'intension, est inhérente au fait que les termes désignent une espèce naturelle en particulier – ainsi que l'ensemble des membres de la classe correspondante.

En somme, la conjonction de cette prémisse essentialiste et de la détermination indexicale fixe ainsi la signification de façon nécessaire à son extension. Le monde physique entre dans la détermination de la signification ; connaître la signification requiert de moi que je connaisse les conditions d'identité nécessaire à l'identification de son extension.

En défendant que la signification se trouve dans le monde, Putnam retient le présupposé (ii) – la signification (dans le sens d'« intension ») d'un terme détermine son extension – et abandonne la première prémisse. Nous pouvons donc reformuler l'argument de Putnam comme suit :

- (ii) La signification (dans le sens d'« intension ») d'un terme détermine son extension.
- (iii) L'extension détermine la signification.

Donc, de (ii) et (iii), l'extension détermine la signification. Cette conclusion est néanmoins atténuée vers la fin de *The Meaning of « Meaning »*. Putnam considère en effet que la signification est le résultat d'un « vecteur » qui comprend des marqueurs syntaxiques, sémantiques, stéréotypiques et l'extension (*Ibid.*, p.269). Ainsi, Putnam conclut que, « l'extension détermine la signification – *par construction*, pour ainsi dire » (*Ibid.*, p.270). En maintenant le rôle des stéréotypes dans la participation à la détermination de la signification, Putnam tente ainsi d'éviter que la signification soit entièrement aliénée de l'expérience quotidienne qu'en font les individus. Nous argumenterons dans la partie suivante que cette manœuvre échoue toutefois. De fait, pour le locuteur moyen, les stéréotypes sont des critères de reconnaissance de l'espèce naturelle et jouent, en ce sens, le rôle de signification – ou du moins, c'est à cette signification qu'ils ont accès.

normal example of the local pencils in the actual world. 'Pencil' is just as indexical as 'water' or 'gold'.» Putnam (1975), p.243.

1.6. Signification inintelligible et signification commune

Nous soulevons ici la tension interne qu'émerge des thèses physiques et sociales proposées par Putnam. Notre examen critique ne s'attardera donc pas à juger de la validité logique internes aux arguments inter- et intra-monde proposés par Putnam, mais s'intéressera plutôt à leurs conclusions.¹²

L'externalisme « physique » de Putnam repose sur la conjonction de deux thèses suivantes :

- (T1) Essentialisme scientifique (thèse physique)
- (T2) Théorie causale de la référence (thèse sociolinguistique)

La validité de (T1) repose sur la supposition qu'un terme fait référence de façon rigide à son extension (en vertu de l'indexicalité des espèces naturelles). (T2) est illustrée par l'hypothèse de la division du travail linguistique et supporte l'idée que les stéréotypes participent à la caractérisation de la signification des termes.

Putnam estime que la division du travail linguistique « repose sur et présuppose celle du travail *non* linguistique » (*Ibid.*, p.228). Pour Putnam, la division du travail *non* linguistique correspond à l'investigation scientifique. Il pense ainsi démontrer que la première est réductible à la seconde. La réduction du linguistique à la science possède à la fois une nature idéale et une nature effective dans le texte de Putnam : les sciences ont pour vocation de nous révéler *a posteriori* les significations des espèces naturelles, et le rôle des experts est de les scruter, mais, dans les faits, les locuteurs moyens n'ont pas accès à ces « réelles » significations. Si la tentative de réduction peut paraître prometteuse, le succès d'une telle entreprise aurait cependant pour conséquence de ne plus rendre la signification accessible à tous les locuteurs (experts compris). Dans un premier temps, l'objectif sera de démontrer que, si l'hypothèse de la division du travail linguistique est réductible à la thèse physique, elle perd alors son statut thèse sociolinguistique *per se*. Le corollaire de cet argumentaire est que la tentative de les maintenir conjointement n'est pas satisfaisante non plus.

¹² Tout d'abord, Joscar ne peut pas être identique à Oscar étant donné que la composition chimique de son corps est composée de « eau=XYZ ». Mais, McGlone (2010) apporte d'autres raisons de rejeter les exemples de Putnam en soulignant qu'aucun des scénarios proposés (intra- et inter-monde) ne parviennent pas à démontrer la possibilité logique de deux individus physiquement isomorphes et se trouvant dans le même « état psychologique dans le sens étroit » et signifiant deux choses différentes par l'utilisation des mêmes termes. McGlone soulève par ailleurs le caractère ambigu du concept de « contenu étroit ». Les doctrines traditionnelles de la signification demeurent donc erronées, mais pour d'autres raisons.

La conjonction des arguments en défaveur de l'internalisme, i.e. *deux intensions différentes pour une seule extension et une même intension pour deux extensions différentes*, démontre que le contexte social est insuffisant pour déterminer la signification d'un terme : Oscar et Joscar ne connaissent pas la « réelle » signification du terme « eau ». Or, si Oscar venait à s'installer sur Terre-Jumelle, il ne se rendrait probablement pas compte de la différence de signification de son terme – à moins, bien entendu, qu'un expert jumeau-terrien ne vienne lui enseigner la composition chimique de l'eau de Terre-Jumelle et que cette nouvelle information soit accueillie en tant que stéréotype par Oscar. Nous retenons donc que l'externalisme social n'est pas explicatif de la différence de signification pour le locuteur moyen. Mais, si la signification échappe au locuteur moyen, pourquoi ne devrait-elle pas échapper aussi à l'expertise ?

Selon Putnam, c'est l'indexicalité, *elle-même*, qui détermine les relations d'identité, car il en convient que les experts peuvent se tromper. En effet, étant donné que l'investigation scientifique est *en cours*, et que les identités sont nécessaires *a posteriori*, alors la signification reste indéterminée (Liu, 2002, p. 389). Certes, les experts transmettent une forme de signification, à savoir les critères stéréotypiques de distinction des espèces naturelles. Cependant, Putnam soutient aussi que ce ne sont qu'« une méthode pour reconnaître » (Putnam, 1975, p.228.) la réelle signification, car « [w]hat really distinguishes the classes we count as natural kinds is itself a matter of (high level and very abstract) scientific investigation and not just meaning analysis » (Putnam, 1970, 241). Cependant, si nous acceptons ce point, il n'est pas clair dans quelle mesure (T2) puisse admettre qu'un locuteur moyen n'ait *aucune* croyance vraie à propos d'un terme utilisé et puisse malgré tout être en mesure de faire référence à l'espèce naturelle désignée par le terme – sans compter que cela semble compromettre notre autorité à l'égard de nos propres contenus mentaux.¹³

De concert avec Putnam, il nous paraît pertinent que les stéréotypes participent à la signification. Toutefois, si nous retenons (T2), cela implique une ambiguïté pouvant être interprétée de deux façons : soit les stéréotypes sont « déjà » une forme de signification (c'est-à-dire qu'elle peut être utilisée par le locuteur moyen), soit ils ne sont que des « critères de reconnaissance ». La première solution ne se révèle pas problématique si nous adoptons une forme sociale d'externalisme, mais la deuxième solution est à nouveau équivoque : soit les experts sont, après tout, quand même compétents et découvrirons un jour les « réelles »

¹³ Si la signification des termes que nous employons nous échappe à jamais, nos états psychiques dans les sens large ne nous sont donc pas transparents. Ce point sera discuté lorsque nous examinerons l'anti-scepticisme de Davidson et ses critiques à l'égard de Putnam.

significations, soit, étant donné que les stéréotypes ne sont pas des significations, nous n'aurons jamais accès aux « réelles » significations. D'aucuns pourraient alors en conclure que les significations n'existent pas. Comme cette dernière position n'est pas satisfaisante, nous devons investiguer la première : est-ce que les experts sont vraiment capables de définir les extensions (et par conséquent les significations) ?

Nous pensons que les experts ne sont jamais en mesure de définir les conditions d'identités suffisantes nécessaires à la définition des extensions. Si une telle objection est valide, alors la relation de nécessité entre un terme et son référent serait ébranlée et, par conséquent, la thèse essentialiste ne serait plus tenable. En guise d'illustration, prenons la pratique chimique. Dans ce contexte, il n'est pas possible d'individualiser une seule substance chimique pouvant servir de candidat à l'extension du terme « eau » : H_2O n'est qu'une description, ou une appellation, parmi tant d'autres pertinente dans des contextes scientifiques, et sociaux, particuliers (Barnett, 2000, p.109). En ce sens, la pratique de la chimie reflète alors des pratiques langagières. Dans ce cas, les extensions sont déterminées par un langage déjà en vogue, et pas l'inverse. Donc, si H_2O est une convention, elle peut sans autre endosser le rôle d'une description stéréotypique du terme « eau », au même titre que le peut le terme « désaltérant », et il semble alors qu'il soit possible de relativiser l'expertise même. Ceci rend possible que des stéréotypes fixent des extensions et rejette, de ce fait, la thèse essentialiste. Une conséquence de cette observation est qu'il soit possible que « eau » et « H_2O » fixent de façon rigide deux substances différentes : celle que nous buvons et celle que, dans certaines conditions de laboratoire, nous identifions en tant que telle. Si nous nous efforçons à maintenir que la signification des termes d'espèce naturelles est définie indexicalement, nous autorisons alors qu'il puisse exister autant de significations « réelle » que de stéréotypes. Mais, si nous acceptons ce dernier point, alors « eau » ne fait pas nécessairement référence à H_2O et l'énoncé « *eau* » est identique à H_2O devient un énoncé d'identité contingente (Weisberg, 2006). Pour notre propos, il n'est pas nécessaire de considérer plus avant les différentes implications d'une telle conclusion. Il est suffisant d'avoir démontré les limites du rôle des experts dans la détermination des extensions. Il semble bien que les experts soient incapables de retirer la réelle signification des essences ; cette signification reste par conséquent à jamais hors de portée.

Donc, dans le cas de la réduction de la thèse sociale (sociolinguistique) à celle physique, la signification devient inintelligible non seulement pour le locuteur moyen, mais aussi pour l'expert. C'est pourquoi, suivant le poids que nous donnons au rôle des stéréotypes dans la

détermination du contenu sémantique, une conclusion encore plus pessimiste s'impose : si les stéréotypes ne correspondent pas à une forme de signification, alors la division de travail linguistique n'est *pas* une théorie sociolinguistique de la signification (Liu, 2002, p.389). Or, comme les stéréotypes ne parviennent jamais à cerner l'essence cachée des espèces naturelles, alors ils ne correspondent pas une « réelle » signification. Si, comme Putnam, nous investiguons ce que sont les significations « réelles » des termes d'espèces naturelles, alors l'hypothèse de la division du travail linguistique se voit donc contrainte d'être réductible à (T1). Mais cela condamne sa pertinence. La seule façon de sauver cette dernière repose sur la possibilité d'affaiblir la thèse physique, voire de proposer deux sphères de la signification qui ne sont pas communicantes : la signification scientifique vivant « aux côtés » de la signification naïve.

Rappelons toutefois que, dans la théorie de Putnam, les stéréotypes participent également à la détermination de la signification et par conséquent, l'extension ne détermine qu'*en partie* la signification.¹⁴ Même si cela atténue la thèse physique en assurant une compréhension profane de la signification (c'est-à-dire non scientifique), cela ne permet pas, à notre avis, d'éviter le problème énoncé ; au contraire, il l'illustre même. En effet, cela maintient la tension existante entre ces deux sortes de signification.

Une autre façon plus de soulager la tension entre (T1) et (T2) revient à abandonner la thèse physique dans son ensemble, c'est-à-dire l'adhésion à l'essentialisme physique, et développer une forme d'externalisme social. À cet égard, notons que notre examen s'est concentré sur les essais de Putnam des années 1970. Mais depuis, le philosophe s'est distancé de cette forme d'externalisme « fort » en reconnaissant que la nature microscopique des espèces naturelles ne détermine la signification qu'en tant que résultat de la « stipulation » d'une communauté (Putnam, 1990, p.70). Selon cette nouvelle version d'externalisme, « social » cette fois-ci, ce sont les normes sociales qui autorisent que la composition chimique de l'eau puisse faire partie des croyances relatives au liquide désigné.

Résumons. La théorie de Putnam semble d'abord proposer *deux significations de « signification »*. En vertu de (T2), Putnam développe une conception idéale et absolue de la signification échappant à la compréhension humaine : le monde physique *entre* dans la détermination de la signification – ou inversement, la signification *se situe* dans le monde

¹⁴ Putnam revient sur the Meaning of « Meaning » dans la préface de *the Twin Earth Chronicles* (1996) et souligne que de nombreux commentateurs ont cru que sa thèse soutenait *uniquement* que l'extension déterminait la signification *tout court* en oubliant le rôle des stéréotypes.

physique. Or, la microstructure de l'eau n'est d'aucune utilité particulière à notre signification quotidienne de l'eau et il est notable qu'en soutenant l'hypothèse de la division du travail linguistique, Putnam n'abandonne pas le sens *naïf*, ou « mondain », de la signification, celui de notre usage quotidien. Mais, ce faisant, il maintient une tension au cœur de sa théorie. Nous pourrions alors nous demander dans quelle mesure la thèse physique est pertinente étant donné qu'elle rend la signification inintelligible et inutilisable pour les locuteurs ; peut-on encore soutenir que toute signification inintelligible est une signification ?

En guise de conclusion, considérons une dernière question que nous avons laissée en suspens : *la signification, est-elle vraiment hors de la tête ?* Selon la théorie de Putnam, la signification est un contenu large, il est déterminé par la composition physique au social de l'environnement externe. Si nous suivons l'acception physique, et faisons abstraction des difficultés exposées jusqu'à présent, nous pouvons répondre par la positive : la signification est déterminée par l'extension, elle se situe donc dans le monde. Si nous optons pour une conception sociale, la signification est le résultat d'une négociation sociale, de normes ou de pratiques linguistiques. Dans ce deuxième sens, nous pouvons alors dire qu'elle se trouve dans le monde social et qu'elle est déterminée par le monde « extérieur ».

Il semble néanmoins qu'il y ait un sens selon lequel la signification est interne, c'est-à-dire intracrânienne, du fait que nous avons un accès direct à une forme de connaissance « personnelle » : nous savons ce que nous pensons. Mais, la question de la localisation spatiale reste problématique (« où se trouve la signification ? »), car elle suppose que nous ayons déjà répondu à . Or, la caractérisation proposée de contenu étroit-large proposée par Putnam est trop ambiguë pour répondre à ce problème. La relation entre ces deux formes de contenu n'est pas explicitée. Doit-on en inférer, par exemple, que le contenu étroit est exclusivement déterminé par des propriétés internes au sujet ?¹⁵ Et, si cela devait être le cas, quel serait le lien entre le monde extérieur et notre compréhension intime de la signification ? Il existe donc bel et bien une forme de contenu mental qui fait référence au monde, ou qui est déterminé par celui-ci. Une solution – celle que nous sommes sur le point de découvrir dans le chapitre suivant – revient à soutenir que les significations expriment des contenus mentaux et que ces derniers font référence à des objets se trouvant dans le monde.

¹⁵ Quelles sont ces propriétés intrinsèques ? Sont-elles, par exemple, des propriétés physiologiques comme le soutient Ned Block par exemple (1986).

2. L'externalisme de Davidson

L'externalisme sémantique de Davidson repose sur la notion de *triangulation*. La triangulation linguistique¹⁶ désigne, d'une part, la façon dont les sujets pensants identifient la cause de leurs comportements verbaux, d'autre part, le processus d'acquisition du concept d'objectivité. La triangulation repose sur l'interaction de trois perspectives : le sujet pensant, son interlocuteur et le monde physique (Davidson, 1991, p.213). La validité de cette proposition dépend d'un ensemble de considérations sur la relation entre croyance, signification et vérité qui ont été développées dans les essais de Davidson portant sur l'*interprétation radicale* (1973).

La triangulation et l'interprétation radicale considèrent (i) que les événements et les objets auxquels se réfère l'expression verbale participent, au moins en partie, à l'individuation des contenus conceptuels et (ii) que l'intersubjectivité, donc la présence d'un facteur social, est une condition nécessaire pour l'acquisition de contenu mental. Dans ce travail, nous considérons ainsi que l'interprétation radicale et la triangulation participent de front à la caractérisation de l'externalisme davidsonien.¹⁷

L'interprétation radicale décrit les conditions minimales de la compréhension des comportements linguistiques d'autrui, alors que la triangulation assure l'acquisition du concept d'objectivité et l'acquisition de contenus mentaux. C'est pourquoi nous commençons ce chapitre par préciser l'apport théorique de l'interprétation radicale pour l'externalisme sémantique de Davidson. Ceci nous permettra de rendre compte de la nature *holistique* de la signification et des croyances (et de leur interdépendance), ainsi que de préciser le rôle fondamental de l'interprète dans la définition des contenus mentaux.

Dans la partie suivante, nous définirons « l'argument » de la triangulation en précisant de quelle façon les sujets peuvent identifier dans le monde la cause de leurs énonciations et acquérir le concept d'objectivité. Enfin, les parties suivantes, auront pour objet la discussion de certains points théoriques.

Notons qu'une analyse des conclusions des écrits les plus récents de Davidson a été privilégiée. En bref, et en guise d'anticipation, celui-ci a défendu deux formes

¹⁶ Dorénavant, sauf exception, nous référerons à la triangulation *linguistique* par l'utilisation du terme de triangulation.

¹⁷ Davidson considère la triangulation comme étant une « instance » de la triangulation. Davidson (2001), Cité dans Verheggen (2017), p.146.

d'externalisme : une première, qui donne la prérogative à la causalité dans la détermination des contenus mentaux, et une seconde, plus stable, qui accorde une importance centrale à l'interprétation dans la réalisation de cette même tâche. Notre travail se concentre sur l'examen de cette deuxième forme.

2.1. L'interprétation radicale

La théorie de l'interprétation radicale vise à établir les connaissances minimales nécessaires à la compréhension des énoncés d'un locuteur. Contrairement à la *traduction* radicale de Quine dont elle tire le nom, dans le cadre de l'*interprétation* radicale, les seules ressources à disposition de l'interprète radical sont ses relations avec le monde et les autres sujets. Une interprétation radicale se fait donc *à partir de rien*, sans aucune connaissance préalable à propos du langage employé par le locuteur, ni à propos de ses croyances. Reste alors à identifier, d'une part, le point de départ, et, d'autre part, la façon de procéder dans la compréhension des énoncés d'autrui.

L'interprétation radicale s'articule autour de deux théories : une *théorie des états intentionnels* du locuteur¹⁸ et une *théorie de la signification* des énoncés.¹⁹ Cette deuxième théorie définit les conditions de vérités suffisantes à la compréhension des énoncés, alors que la première permet de rendre compte *comment* l'interprète acquiert les connaissances nécessaires à la compréhension du locuteur.²⁰

La théorie de la signification de Davidson a pour fonction d'identifier les ressources disponibles à l'interprète radical en situation d'interprétation. Elle décrit de quelle façon un interprète parvient à déterminer la signification des énoncés du locuteur en établissant la vériconditionnalité de ses énoncés à partir des structures internes à un langage donné. Or, étant donné l'ignorance générale de l'interprète radical à l'égard de son interlocuteur, la théorie doit chercher à expliquer la signification en termes non linguistiques, en évitant, par exemple, d'utiliser les concepts de « significations » ou de « synonymie » pour caractériser des phénomènes linguistiques.

¹⁸ Voir Davidson (1974a), (1975), (1997) et (2001). Voir aussi Davidson (1974b), pp.195-196.

¹⁹ Voir Davidson (1967), (1969), (1973) et (1983). Voir aussi De Caro (2002), p.20.

²⁰ Dans sa préface à la deuxième édition de *Inquiries into truth and interpretation* (2001), Davidson précise que le but de la charité n'est pas la *maximisation* de l'accord à proprement parler, la réduction de la mécompréhension, voir xix.

En bref, la théorie de la signification davidsonienne prend la forme d'une théorie de la vérité à la Tarski et compose ainsi l'assise formelle de la théorie de l'interprétation radicale (Davidson, 1967, pp.49-50). L'application de Davidson de la théorie de Tarski n'a pas pour fonction de désigner la vérité dans un sens métaphysique, mais plutôt de dériver, par le biais de « théories-T », les conditions de vérité nécessaires à l'attribution de significations à tous les énoncés d'un langage-L à partir des structures internes de ce même langage. Pour notre propos, il n'est pas nécessaire de détailler plus avant la théorie de la signification de Davidson. Nous retiendrons seulement que les théories-T ont pour fonction de désigner la bonne interprétation d'un énoncé, c'est-à-dire sa signification, dans un langage donné. Nous retiendrons, en outre, qu'une théorie-T produit un nombre fini d'axiomes à partir desquels il est possible de dériver les propriétés sémantiques des énoncés, les modes combinatoires et les propriétés sémantiques de tous les termes contenus dans un langage-L. Dans ce cadre, la vérité fait donc office de vecteur de signification entre le monde et l'énoncé (Davidson, 1973, p.139). Ceci ne revient toutefois pas affirmer que ce sont les conditions de vérités qui déterminent la signification. Au contraire, c'est la signification de l'énoncé qui détermine ses propres conditions de vérités (Engel, 1994, p.56). En d'autres termes, la vérité n'est que la « mesure » de la signification, mais n'est pas identique à celle-ci (*Ibid.*, p.59).

Toutefois, bien que l'acte d'interprétation *fasse sens des significations* en identifiant pour chaque langage les conditions de vérité de ses énoncés, pour chaque énoncé différentes interprétations sont également possibles. La théorie sémantique est en effet soumise à la thèse de l'*indétermination* ²¹ En vertu de cette dernière, il n'existe aucune interprétation qui soit définitive, donc la compréhension d'autrui peut, au mieux, dépendre de l'identification de la « meilleure » parmi plusieurs interprétations possibles. Il devient alors nécessaire d'identifier *quelle méthode* l'interprète doit mobiliser afin d'acquérir les connaissances auxquelles la théorie métasémantique que nous venons d'exposer attribue ses conditions de vérité (Davidson, 1974, pp.196-198). Comme anticipé en ouverture, cette tâche est rendue possible grâce à une théorie de l'attribution d'états intentionnels.

²¹ Davidson reprenant la thèse énoncée par Quine de l'indétermination de la traduction. Voir Engel, P. (1994). *Davidson et la philosophie du langage* (L'interrogation philosophique). Paris : Presses universitaires de France, p.56.

2.1.1. Interpréter les croyances

Davidson estime que la condition à l'interprétation est la supposition *a priori* d'un principe de charité à l'œuvre dans la compréhension d'autrui.²² Ce principe soutient qu'il y a « a general agreement on beliefs » (Davidson, 1974, p.196), c'est-à-dire que nous partageons avec notre interlocuteur une conception du monde qui est, dans l'ensemble, assez semblable. La mise en relation entre les attitudes mentales et la vérité dépend alors d'un réquisit indispensable : dans des circonstances normales, le locuteur tient ses énoncés *pour vrais* (Davidson, 1991, p.209). Ce qui est *tenu pour vrai* sous certaines circonstances constitue alors la base non sémantique à partir de laquelle nous pouvons interpréter autrui.²³ L'interprète doit donc procéder en supposant, d'une part, que les croyances exprimées par le locuteur sont vraies et d'autre part, que ces croyances entretiennent des relations qui sont rationnellement cohérentes les unes avec les autres. Autrement dit, pour « maximiser » la compréhension d'autrui, nous devons accorder à notre interlocuteur *a priori* une rationalité suffisante (Davidson, 2001, p.211). C'est pourquoi, l'interprétation doit avoir pour objet les attitudes intentionnelles sous-tendant les contenus propositionnels et non les significations elles-mêmes.

Une telle théorie requiert alors un argument en faveur de l'idée que *dans les faits* nos croyances sont vraies et que nous les partageons avec autrui. L'argument privilégié dans un premier temps par Davidson prend la forme d'une expérience de pensée connue sous le nom de *l'interprète omniscient*.²⁴ L'argument se déroule en deux temps. Tout d'abord, Davidson nous invite à imaginer une créature omnisciente à l'exception qu'elle ignore tout des croyances et du langage du locuteur qu'elle essaye d'interpréter. Cette créature, estime Davidson, procéderait exactement comme tout interprète faillible le ferait : en considérant que son locuteur entretient des croyances largement vraies et logiquement cohérentes. La validité de cet argument permet de soutenir l'idée qu'il est « impossible correctly to hold that anyone could be mostly wrong about how things are » (Davidson, 1987, p.151).

Dans ses écrits postérieurs, Davidson annonce regretter avoir fait appel à ce type d'exemple fantaisiste. Sa théorie ne dépend cependant pas nécessairement de la validité de l'interprète omniscient, mais plutôt sur l'argument transcendantal qu'il vise à illustrer : étant donné la

²² « Since charity is not an option, but a condition of having a workable theory, it is meaningless to suggest that we might fall into massive error by endorsing it. » (Davidson, 1983, p.197).

²³ Voir Pagin (2008), p.219.

²⁴ Dans ses écrits plus tardifs, Davidson regrette avoir eu recours à des expériences de pensées pour démontrer ses thèses. Voir Verheggen (2017) et De Caro (2011).

possibilité a priori qu'un interprète ne puisse pas se tromper « massivement » (Davidson, 1975, p.169), alors *dans les faits* les croyances du locuteur sont dans l'ensemble objectivement correctes, c'est-à-dire objectivement vraies.

La pensée propositionnelle nécessite un réseau de pensées permettant l'individuation de chaque pensée. Les concepts et les pensées sont reliés ainsi par des relations logiques qui déterminent leur contenu. Lorsque je vois un rossignol, ma compréhension de cet événement ne repose pas uniquement sur mon concept de rossignol, mais aussi sur celui d'oiseau, de vol, de plume, de bec, etc. La pensée de l'oiseau nécessite donc la présence d'autres pensées. Similairement, en me demandant si mon voisin voit ce même rossignol, je dois le considérer comme possédant un ensemble de croyances similaires à partir desquelles il en infère un contenu propositionnel relatif à l'objet concerné. Toutefois, s'il n'y a pas de « listes privilégiées de pensées » (Davidson, 2008, p.1057) qui assurent les conditions nécessaires et suffisantes à l'individuation d'une telle pensée, chacun dispose d'un ensemble de croyances vraies qui lui permet de faire sens de la présence d'un rossignol.

Le contenu de nos propositions a pour objet une cause qui se trouve dans le monde – la présence du rossignol pousse mon interlocuteur à s'exprimer au sujet de cet oiseau. Nous devons donc prendre l'environnement dans lequel un énoncé est produit comme point de départ dans notre compréhension du locuteur.

« We must, in the plainest and methodologically most basic cases, take the objects of a belief to be the causes of that belief. And what we, as interpreters, must take them to be is what they in fact are. Communication begins where causes converge: your utterance means what mine does if belief in its truth is systematically caused by the same events and objects. » (Davidson, 1983, p.151)

Aussi, la tâche de l'interprète radical est d'identifier le réseau de croyances pertinentes à la définition d'un terme à partir des circonstances d'énonciation (Davidson, 2008, p.1059). L'adhésion à cette forme de *holisme* du mental (ou holisme psychologique)²⁵ inclut ainsi un engagement au principe de compositionnalité selon lequel la signification des énoncés dépend de la conjonction des significations attribuées à chacune des parties composant de l'énoncé et des règles qui permettent l'organisation de celles-ci au sein d'un énoncé. Or, comme il est impossible d'expliquer ou de réduire la signification à la croyance, ou inversement, notre

²⁵ À propos du holisme du mental voir Davidson (1970), pp. 217, pp.222-223, et (1974a), p. 154.

connaissance de l'un présuppose celle de l'autre (Davidson, 1974a, p.141). De même, cela implique que nous devons interpréter le locuteur dans son ensemble et non pas uniquement la signification des termes qu'il emploie.

L'interprétation a pour objet les pensées (les croyances) et le langage (la signification de leurs énoncés). En effet, du point de vue de l'interprète radical, l'identification d'un comportement verbal traduit un état mental correspondant qui rend possible la compréhension de la signification des énoncés. Le succès de l'interprétation radicale repose ainsi, d'une part, sur l'examen systématique des similarités et des différences de réponses comportementales du locuteur aux stimuli provenant de l'environnement partagé et passe, d'autre part, par l'évaluation de l'expression verbale et de ses intentions sous-jacentes dans son contexte d'énonciation (*Idem.*). Les croyances et les significations participent donc de la même connaissance et ce qui établit la vérité d'un énoncé fournit simultanément sa signification et un contenu aux croyances qui lui sont relatives (Davidson, 1991, pp.188-189).

Ainsi, dans la théorie de Davidson, pensée et langage s'imposent conjointement à la conscience du sujet pensant et ceci lui assure la capacité d'interpréter et d'être interprété par autrui. L'ensemble de la théorie de Davidson souscrit donc à un principe que nous nommerons *princ* : aucune interprétation des significations d'autrui ne peut se faire indépendamment de l'attribution de croyances. L'interaction linguistique s'impose alors comme condition nécessaire au partage interpersonnel des croyances accompagnant le comportement verbal (que celles-ci soient vraies ou erronées) et témoigne, par conséquent, de l'existence d'une pensée se référant au monde.

Pour résumer, le *principe de charité*²⁶ réunit deux propositions : un principe de cohérence et un principe de correspondance (*Ibid.*, p.211). Selon le principe de *cohérence*, l'ensemble des croyances sont cohérentes entre elles, c'est-à-dire que chaque croyance est justifiée rationnellement par l'ensemble des croyances que possède un sujet. Selon Davidson, « [u]ne croyance est identifiée par sa place dans un système de croyances » (1975, p.168), nous traduisons), c'est-à-dire que l'ensemble du réseau de croyances participe à la définition du contenu de chaque croyance participant au réseau.²⁷ Les croyances du locuteur entretiennent ainsi de relations logiques entre elles et expriment ce que le sujet croit être vrai. Dans la

²⁶ Voir Davison (1973), p.137 ; (1974b), p.197 et (1991), p.211.

²⁷ Ce type de holisme du mental se doit d'être limité à des sous-ensemble de croyances. La même contrainte doit être appliquée aux formes de holismes défendues par Davidson. Nous reviendrons sur la question du holisme dans la section 2.7.

théorie de Davidson, le holisme psychologique suppose aussi une forme de holisme sémantique en vertu du principe d'interdépendance entre *les croyances et les significations* (Davidson, 1995a, p.9). En somme, l'arrière-plan de croyances assure ainsi une cohérence rationnelle *a priori* dans l'acquisition de nouveaux contenus propositionnelles, ce qui permet à l'interprète d'inférer les relations logiques entre les propositions du locuteur et, simultanément, la signification de ses énoncés.

Le principe de *correspondance*, quant à lui, soutient que les croyances du sujet interprété entretiennent une relation causale avec un environnement partagé.²⁸ La correspondance pousse l'interprète à considérer les comportements verbaux de son interlocuteur comme étant des réponses aux objets et aux événements présents dans le monde et causant ses états mentaux perceptuels. L'identification de la cause de la croyance d'une énonciation permet alors l'évaluation de la véracité d'une proposition vis-à-vis de ses conditions de véracité. Dans les cas les plus « basiques », ce principe pousse l'interprète à considérer les énoncés qu'autrui tient-pour-vrais comme étant, dans les faits, vrais.

2.1.2. La charité : un principe constitutif

En théorie, une connaissance entière du vocabulaire du locuteur assurerait une compréhension parfaite des énoncés du locuteur (Davidson, 1973 pp.139-140). Toutefois, comme le précise Davidson, si la charité est indispensable à l'interprétation radicale, son ambition reste modeste, car elle « [n']incite l'interprète [qu']à *maximiser* l'intelligibilité du locuteur, et non la similarité de croyance ».²⁹ Dans la préface de la deuxième édition des *Enquêtes sur la* , Davidson atténue cette position en remplaçant l'idée de *maximisation* de l'accord interpersonnel par l'*optimisation* de la compréhension. La notion d'« optimisation » contribue ainsi à rendre encore un peu plus indéterminée l'interprétation, mais permet à Davidson de se soustraire au reproche d'ethnocentrisme.³⁰ Une interprétation charitable ne vise donc pas à éliminer tous les malentendus, mais simplement à offrir à l'interprète un cadre heuristique lui assurant la meilleure compréhension possible du locuteur.

D'un point de vue méthodologique, l'interprétation radicale prend la forme d'un processus d'apprentissage itératif durant lequel un sujet enseignant (locuteur) transmet la signification

²⁸ Voir Davidson (1987), p.139 ; (1991), p.211.

²⁹ Davidson (2001b), xix, nous traduisons. Voir aussi (1983), p.197.

³⁰ Ceci permet à Davidson de se soustraire aux critiques d'ethnocentrisme. La cible de la critique d'ethnocentrisme vise le présupposé que les croyances de l'interprète et du locuteur sont peu ou prou les mêmes.

de ses énoncés à un sujet apprenant (interprète ou élève) en lui indiquant la cause dans le monde de son énonciation. L'identification de la cause de l'énoncé se fait par la répétition du comportement verbal en indiquant l'objet ou l'événement en question – l'argument soutenant ce point est développé par l'argument de la triangulation présenté dans la section suivante. La multiplication des contextes dans lequel l'énoncé en question est produit permet à l'interprète de calibrer sa compréhension de l'énoncé en faisant correspondre les expressions du locuteur avec son propre répertoire linguistique. Lorsque les tentatives de reproduction des comportements verbaux de l'élève sont sanctionnées positivement de la part de l'enseignant, de nouvelles significations s'insèrent dans le répertoire linguistique de l'élève. En définitive, ceci a pour conséquence l'apprentissage, puis le renforcement, des croyances à propos des objets considérés dans un contexte donné. Dans une situation de mécompréhension, les sujets règlent les différends linguistiques en se mettant d'accord sur un ensemble de concepts fondamentaux à partir desquels ils procèdent à la définition de la signification d'énoncés plus complexes (Verheggen, 2017, p.154).

L'interprétation laisse donc l'espace nécessaire à l'erreur épistémique ; toute interprétation peut se révéler erronée. Ce constat procède de la thèse de l'indétermination de l'interprétation que nous avons brièvement présentée ci-dessus : il n'existe pas d'interprétation qui soit définitive. Mais, la marge d'erreur à propos de ce que chacun croit être vrai repose sur l'assignation à autrui d'une conception générale du monde qui est, dans son ensemble, consistante avec la vérité et logiquement cohérente avec l'ensemble de nos croyances (Davidson, 1974a, p.153). Ainsi, malgré l'erreur, l'ensemble de nos croyances reste vrai, car c'est le système même qui attribue le contenu « erroné » à certaines croyances. Le holisme sémantique et le holisme psychologique appliquent en effet des contraintes normatives sur l'acte interprétatif. L'attribution d'erreur n'est ainsi possible que lorsqu'elle est explicable, et comme nous pouvons reconnaître avoir tort, nous pouvons donc également attribuer cette faculté à autrui (Evnine, 1991, p.109).

La charité pourrait néanmoins être comprise comme contraignant l'attribution de croyances vraies alors même que l'attribution de fausses croyances rendrait possible une meilleure compréhension du locuteur. Or, comme l'interprétation radicale est incapable d'identifier les incohérences logiques dans les croyances d'autrui, nous nous sommes contraint d'attribuer une forme de rationalité à autrui.

En somme, en vertu du principe de charité, l'interprétation radicale établit des standards intersubjectifs de cohérence logique et de correspondance aux causes déterminant les

croyances et les significations du locuteur ainsi que celles de l'interprète (Davidson, 1991, p.211). Une interprétation radicale couronnée de succès témoigne dès lors du partage entre l'interprète et le locuteur d'une conception similaire du monde : elle reflète la compréhension qu'entretiennent divers sujets pensants à l'égard d'une même réalité. Mais comme l'interprète ne parvient à attribuer des croyances au locuteur qu'à condition qu'il attribue cette même cohérence rationnelle à l'arrière-plan de croyances à son interlocuteur (Davidson, 1975, p.170), la charité ne se présente donc pas uniquement comme étant un guide à la compréhension des significations des énoncés d'autrui, ou comme principe « d'accord » entre les standards de vérité interpersonnels. La charité est en fait un prérequis nécessaire à l'interprétation dans la mesure où elle est *constitutive* du sujet pensant. Selon Davidson, elle est : « [l'] épistémologie vue dans le miroir de la signification » (*Ibid.*, p.169, nous traduisons). C'est-à-dire, les contraintes épistémologiques que nous reconnaissons comme s'appliquant à nos propres croyances doivent s'appliquer aussi à l'interprétation et à son objet. L'épistémologie procède ainsi de l'interprétation car elle en est la mesure même.

En résumant le propos, nous pourrions conclure que Davidson soutient que *nous interprétons le sujet* *et non la signification de ses énoncés*. Ainsi, l'interprétation radicale est constitutive d'une théorie de l'attribution de croyances et de la compréhension des significations : si nous comprenons ce que notre interlocuteur a l'intention de nous dire, alors nous pouvons savoir à quoi il pense – et inversement. En appréhendant la signification dans sa relation d'interdépendance avec les croyances, Davidson soutient que, ce qui rend l'interprétation d'autrui possible, c'est avant tout la compréhension de l'*intention* de locuteur d'être interprété d'une certaine façon, et non des normes linguistiques particulières qui déterminerait la signification des énoncés (Davidson, 2004, pp.120-122). Autrement dit, c'est parce que nous disposons de la faculté de comprendre, à partir d'un environnement partagé, les attitudes propositionnelles du locuteur que nous pouvons établir la signification de ses énoncés. Pour reprendre les termes de Davidson, c'est « la compréhension qui donne vie à la signification, et non l'inverse » (*Ibid.*, p.121, nous traduisons). La supposition *a priori* de la rationalité des croyances du locuteur, et de leurs relations logiques, ainsi que de la prise en compte de leur relation avec l'environnement partagé (i.e. les deux principes composant la charité), est nécessaire et rend cette tâche possible.

2.2. La triangulation

La triangulation développe trois aspects fondamentaux, et interdépendants, de la théorie de Davidson (Glüer, 2008, p.1007). Tout d'abord, elle permet l'individuation (l'acquisition) du contenu mental. Puis, elle développe une épistémologie anti-fondationaliste, ou « externalisée » selon les termes de l'auteur, qui stipule qu'aucun type de connaissance empirique n'est épistémiquement prioritaire (Davidson, 1991, p.206). Enfin, cet argument participe du projet anti-sceptique de Davidson.

La théorie de l'interprétation radicale des situations illustre l'acquisition de contenu conceptuel, en contexte d'apprentissage ou d'interprétation, en spécifiant la relation entre la signification, les croyances et le concept de vérité. Nous avons établi que la vérité est un vecteur de signification dans la mesure où elle met la signification en relation avec un ensemble de significations et de croyances qui sont logiquement et rationnellement cohérentes entre elles – en vertu des contraintes holistiques – et correspondantes avec l'environnement partagé. À cette occasion, Davidson soutient que la pensée dépend de la possession du concept de croyance et que les sujets sont en mesure d'identifier dans le monde ce qui assure les critères de vérité d'une interprétation. Or, ces deux points nécessitent respectivement (i) un argument en faveur de l'objectivité de la pensée (argument de l'erreur) et (ii) un argument spécifiant le contenu empirique des contenus mentaux (argument de l'identification des causes). L'argument de la triangulation a pour ambition de répondre simultanément à ces deux questions.³¹ Notons d'emblée que ces deux arguments sont interdépendants et qu'ils reposent tous deux sur un contexte intersubjectif d'identification des causes des énoncés.

Davidson distingue deux types de triangulation : la triangulation *primitive* et la triangulation *linguistique*. La première forme de triangulation est une propriété de toute créature interagissant avec d'autres créatures et leur environnement commun ; par exemple, deux lionnes sont en mesure de trianguler de façon primitive pour coordonner la chasse d'une gazelle (Verheggen, 2017, p.152). Ce type de triangulation repose sur une forme de compréhension des réponses comportementales aux stimuli environnementaux des créatures participant à la triangulation et rend. Elle rend ainsi possible l'identification par les créatures d'une certaine forme de cause partagée. Toutefois, selon Davidson, la triangulation primitive est incapable d'assurer l'acquisition de contenu mental, car, bien qu'elle admette une

³¹« [T]he triangle I have indicated is essential to the existence, and hence to the emergence of thought. For without the triangle, there are two aspects of thought for which we cannot account. These two aspects are the objectivity of thought and the empirical content of thoughts about the external world. » (Davidson, 1997, 129)

composante « sociale », elle n'intègre aucune composante linguistique sur laquelle se reposer ultérieurement :

« [o]nly communication can provide the concept, for to have the concept of objectivity, the concepts of objects and events that occupy a shared world, of objects and events whose properties and existence is independent of our thought, requires that we are aware of the fact that we share thoughts and a world with others. For this reason, we cannot resolve the question of the contents of mental states from the point of view of a single creature. » (Davidson, 1991, pp.203-204)

La triangulation linguistique, elle, est réservée aux sujets pensants capables de communication linguistique.³² Elle nécessite la présence d'au moins deux sujets dont l'attention respective est dirigée à la fois en direction du monde, d'un objet ou d'un événement en particulier, et en direction de l'interlocuteur – les deux sujets et le monde constituent ainsi les trois sommets du triangle. L'interaction intersubjective a pour objectif de faire sens de la cause commune qui se trouve à la croisée des points de vue des sujets, *-à-dire un contenu objectif à partir* .

2.2.1. L'argument de l'erreur

Selon Davidson, l'objectivité dérive de la possibilité de concevoir que ce que nous pensons être vrai et indépendant de ce qui est objectivement vrai. L'espace intersubjectif assuré par l'acte de triangulation rend possible cette erreur épistémique et, par conséquent, l'acquisition de connaissance objective à propos du monde :

« The space needed for error to make sense appears when the correlation breaks down for one creature, but not for the other (or others): one creature responds to shared situation as before (meaning, in a way the other creature has found similar in the past), but the other does not. » (Davidson, 2008, 1066)³³

En exerçant un contrôle sur l'utilisation correcte des termes d'un énoncé, la triangulation fournit aux sujets interagissant des standards d'objectivité et la prise de conscience que les conditions de vérité de leurs propres croyances sont indépendantes de ce qui est objectivement vrai (Davidson, 1991, pp.209-210). Les standards d'objectivité dépendent dès

³² Par la suite, sauf exception, nous nous référons à cette dernière par le seul terme de triangulation.

³³ Voir aussi Davidson (1991), pp.209-210.

lors de la faculté dont dispose l'interprète de comparer linguistiquement et consciemment sa propre expérience des objets et des événements.

D'un point de vue pratique, lorsque les participants à la triangulation observent qu'un comportement verbal n'est pas adapté à une situation, et lorsque chaque participant est en mesure de déterminer que l'individu s'est trompé, alors chacun a acquis le concept d'objectivité (Davidson, 1997, pp.26-27). La faculté de reconnaître l'objectivité est donc constitutive de notre condition d'être « interprétant ». ³⁴ En somme, l'espace intersubjectif permet l'émergence du jugement à propos de ce qui est considéré comme étant vrai ou erroné.

En effet, en vertu de notre maîtrise d'un langage donné, et de notre interaction interpersonnelle, nous sommes en mesure de distinguer les conditions de vérités entre des énoncés tels que « il pleut » et « je crois qu'il pleut ». Cette distinction procède de notre capacité à considérer que si notre interlocuteur prononce un énoncé, alors il y croit *véritablement* (i.e. principe de charité). Ainsi, étant donné que « l'attitude de considérer une proposition comme étant vraie, que celle-ci soit [dans les faits] vraie ou non, correspond directement à une croyance » (Davidson, 1975, p.170, nous traduisons), toute croyance présuppose donc nécessairement la possession et le partage du concept d'objectivité avec d'autres sujets pensants. ³⁵

En somme, l'espace intersubjectif permet l'émergence de l'erreur épistémique. Dans une telle situation, les sujets sont amenés à prononcer des jugements qui déterminent la véracité d'un énoncé.

2.2.2. L'argument de l'identification de la cause

Selon Davidson, la pensée objective nécessite un contenu dont l'individuation dépend d'une cause qui est commune aux participants de la triangulation. L'argument de l'identification de la cause repose sur la possibilité intersubjective de distinguer les situations qui sont *similaires* de celles qui sont *différentes*. Ceci reflète ainsi la dichotomie présentée dans l'argument de l'erreur qui, lui, vise à identifier les jugements qui sont *vrais* de ceux qui sont *erronés*.

³⁴ Dans cette optique, une créature à qui le concept de vérité objective fait défaut doit dès lors être considérée comme étant dénuée de croyances et de pensée. Davidson estime que seule une créature possédant le concept de vérité peut disposer de croyances. Voir Davidson (1975), p.170.

³⁵ Nous traiterons plus bas (2.3.) de l'apparente circularité de l'argumentaire de Davidson.

« Somewhere along the line, though, we must come to the direct exposures that anchor thought and language to the world. » (Davidson, 1990, p.197)

En suivant Quine, Davidson soutient que si nous acceptons qu'il n'existe aucune interprétation définitive, uniquement des interprétations plus ou moins correctes, nous devons alors déduire que l'objet d'une croyance (la référence) n'a pas d'existence indépendamment de l'acte d'interprétation. La thèse de l'indétermination de l'interprétation dérive donc de celle de l'*inscrutabilité de la référence* (Davidson, 1977 ; 1979). L'inscrutabilité de la référence soutient qu'il est impossible de déterminer univoquement et définitivement à quoi les termes font référence. Davidson ne rejette pas la référence en tant que telle (la mise en relation entre un terme et son référent), mais récuse plutôt le rôle qui lui a été attribué « traditionnellement » dans la constitution de la signification. Il maintient que la validité d'une référence dépend de la capacité d'un interprète triangulant à attribuer du contenu à autrui.

« We can't say that sensory stimulations are the evidence, since an agent normally neither observes nor knows about them. Nor can we say sensory stimulations provide the evidence, since the beliefs and the associated verbal dispositions which the stimulations engender are not basic evidence, but based on it. » (Davidson 1991, p.71).

Pour Davidson, il n'existe aucune donnée sensorielle qui puisse *déterminer* les significations à proprement parler. Ce n'est qu'au niveau de l'énoncé que le linguistique peut entrer en relation avec le non-linguistique (Malpas, 1992, p.66). La cause est donc inscrutable au niveau du métalangage et reporte son indétermination au niveau de l'interprétation elle-même. Si cela n'était pas le cas, alors la réduction de la signification à la référence aurait pour effet de réduire le rôle des contraintes holistiques dans la détermination du contenu propositionnel. Or, selon Davidson, seules des croyances peuvent attribuer du contenu propositionnel à d'autres croyances. L'argument de Davidson est le suivant : étant donné que seules des croyances possédant un contenu propositionnel peuvent justifier d'autres croyances, et que les perceptions ne disposent pas de contenus propositionnels, *alors les perceptions ne justifient pas les croyances*.

« It will promote matters at this point to review very hastily some of the reasons for abandoning the search for a basis for knowledge outside the scope of our beliefs. By 'basis' here I mean specifically an

epistemological basis, a source of justification. (...) The relation between a sensation and a belief cannot be logical, since sensations are not beliefs or other propositional attitudes. What then is the relation? The answer is, I think, obvious: the relation is causal. Sensations *cause* some beliefs and in this sense are the basis or ground of those beliefs. But a causal explanation of a belief does not show how or why the belief is *justified*. » (Davidson, 1983, p.136)

Davidson récuse ainsi la pertinence de considérer les stimulations sensorielles en tant que « preuves » empiriques aux contenus, car le sujet n'est pas apte à les observer ou à les connaître. Malgré que les relations causales ne soient pas porteuses de significations, il y a toutefois bel et bien quelque chose *là-dehors* qui cause nos contenus (croyances et énoncés), et ce quelque chose est tout de même une forme de perception capable d'assurer une base épistémique.

Pour comprendre le rôle que jouent les causes dans l'individuation de nos contenus mentaux, il nous faut alors comprendre comment la cause est identifiée par les sujets interagissant. L'indétermination de la référence se décline sous deux formes, l'ambiguïté de la cause *similaire* (ou commune) et l'ambiguïté de la cause *saillante*.

« The first ambiguity concerns how much of the total cause of a belief is relevant to content. The brief answer is that it is the part or aspect of the total cause that *typically* causes relevantly similar responses. What makes the responses relevantly similar in turn is the fact that others find those responses similar; once more it is the social sharing of reactions that makes the objectivity of content available. The second problem has to do with the ambiguity of the relevant stimulus, whether it is proximal (at the skin, say) or distal. What makes the distal stimulus the relevant determiner of content is again its social character; it is the cause that is shared. The stimulus is thus triangulated; it is where causes converge in the world. » (Davidson, 1997b, pp.129-130, nous soulignons)

L'identification de la cause *commune*, c'est-à-dire la première ambiguïté, dépend de la possibilité d'établir des standards de similarités des stimuli que les participants à la triangulation peuvent comparer intersubjectivement (Davidson, 1991, p.212). Davidson pense que les contenus mentaux sont déterminés par ce qui les cause *typiquement*. Ma croyance dont le contenu conceptuel fait référence à un arbre, par exemple, est d'ordinaire, mais non nécessairement, causée par la présence d'un arbre. Or, l'indétermination, une fois appliquée à l'interprétation, laisse place à la possibilité de divergence de jugement à l'égard d'une situation donnée. Davidson présuppose donc que le participant possède le concept d'erreur. En effet, comme à l'indétermination de l'interprétation est soumise à l'indétermination de

l'identification de la cause commune, la référence demeure *inscrutable* aussi longtemps qu'une interprétation est déterminée – ce qui ne revient pas à dire, bien entendu, qu'il puisse y en avoir de définitive.

Selon Davidson, la réduction de l'indétermination n'est possible, qu'en situation d'intersubjectivité, car ce n'est que dans ces circonstances que nous pouvons apprécier la différence entre ce que nous croyons être identique et ce qui est dissemblable. À l'image de l'argument de l'objectivité, la présence d'une seconde créature interprétante s'impose donc comme condition nécessaire à l'acquisition de contenu mental, car « referring to a unique entity is not an intelligible task ; distinguishing between them is » (Davidson, 1995b, p.72). Ainsi, l'acquisition de contenu perceptuel à propos de l'arbre dépend de l'assentiment d'une autre créature pensante au sujet de cette même cause (Davidson, 2008, p.1008). La convergence de regard permet ainsi de circonscrire la cause commune et établit ainsi les standards de vérité justifiant les causes communes, c'est-à-dire pertinentes vis-à-vis de la multitude d'autres causes stimulant la perception du sujet.

Dans ce cadre, les réponses sont considérées comme étant identiques si elles sont considérées comme telles par autrui. Seul face à la cause, la créature isolée n'est pas en mesure de déterminer ce qui est la cause typique de ses comportements. La cause *typique* est ainsi nécessairement la cause *commune*.

Il nous reste maintenant à examiner la deuxième forme d'ambiguïté de la référence, à savoir l'identification de la cause *saillante*, c'est-à-dire la cause pertinente au sein d'une chaîne causale :

« The second problem has to do with the ambiguity of the relevant stimulus, whether it is proximal (at the skin, say) or distal. What makes the distal stimulus the relevant determiner of content is again its social character; it is the cause that is shared. The stimulus is thus triangulated; it is where causes converge in the world. » (Davidson, 1997, 129-130)

Selon Davidson, les données empiriques assurant les conditions de vérité des énoncés sont distales, et non proximales comme le pensait Quine. Autrement dit, l'intersubjectivité nous indique jusqu'où nous devons remonter dans la chaîne causale pour identifier la cause saillante. Dès lors, intersubjectivement, nous ne partageons pas la cause en tant que cause proximale, comme sensation cutanée par exemple, mais en tant qu'objet dans le monde.

2.3. L'objectivité de l'esprit : un argument circulaire

L'argument de la triangulation soutient que l'identification d'une cause commune distale d'un événement ou d'un objet repose sur la possibilité de partager des réponses similaires ou dissonantes (argument de l'identification de la cause) et erronées ou vraies (argument de l'erreur). L'externalisme davidsonien repose ainsi sur deux conditions nécessaires : une condition *perceptuelle* et une condition *sociale*. D'une part, sans seconde personne, il ne peut pas y avoir l'espace nécessaire à l'erreur épistémique. D'autre part, sans l'expérience de la dissonance et de la correction, le sujet n'acquiert pas de contenu mental. C'est pourquoi, le critère de vérité est interpersonnel. En effet, la convergence des regards garantit l'objectivité.

En résumé, seul celui qui a la possibilité de faire l'expérience de l'erreur épistémique possède le concept d'objectivité, mais ce n'est qu'en vertu de la possession du concept d'erreur que l'individu est en mesure de discriminer deux situations similaires, et donc d'identifier la cause d'un énoncé. L'intersubjectivité se présente donc comme condition nécessaire, mais non suffisante (les créatures dénuées de pensée sont en mesure de trianguler), à la connaissance du monde dans la mesure où elle rend possible la communication qui, à son tour, assure l'apprentissage du concept de vérité objective.

Donc, la mise en relation entre le savoir subjectif de ce que chacun croit être vrai à propos du monde et le savoir acquis par observation d'autrui rend possible la faculté de reconnaître qu'il existe une vérité objective indépendante de ce que chacun croit être vrai. Ceci permet de définir son degré de concordance avec le contexte d'énonciation. Un énoncé est vrai en vertu de ce que les sujets en situation de triangulation estiment être vrai dans une situation donnée. Identifier une table comme étant la cause d'un énoncé n'est rien d'autre que l'attribution à l'objet concerné des conditions de vérités correspondant au comportement verbal « table », car la définition intersubjective du critère objectif comprend les conditions de vérités de l'énoncé correspondant.³⁶ Toutefois, pour identifier la cause, l'interprète doit déjà être en mesure de trianguler, et donc doit déjà faire preuve d'objectivité.

Nous voyons maintenant pourquoi les deux arguments contenus dans la triangulation (argument de l'erreur et argument de l'identification des causes) sont complémentaires dans le sens fort. Ils ne sont en réalité qu'une seule et même chose, car il ne peut y avoir de contenu

³⁶ Notons que, dans le cas de la triangulation primitive, la distinction n'est pas pertinente non plus, car, bien que capable d'identifier la cause commune, les créatures soumises à ce régime ne peuvent acquérir le concept d'objectivité étant donné qu'elles sont dénuées de communication linguistique.

mental sans que celui-ci ne soit à *propos* de quelque chose de circonscrit intersubjectivement. À l'inverse, il n'existe rien qui puisse constituer un contenu conceptuel sans que celui-ci soit soumis aux standards de vérités intersubjectifs, c'est-à-dire soumis à une confrontation avec les données empiriques accompagnant l'acte d'énonciation.

D'aucuns ont souligné, à raison, la circularité de l'argument de la triangulation.³⁷ Cette circularité se reporte sur les deux fonctions que remplit la triangulation : en tant que condition (i) de l'émergence de la pensée et (ii) de l'identification de la cause nécessaire à la détermination le contenu conceptuel (Davidson, 1990, p.201). L'argument peut être synthétisé comme suit :

- (P1) Langage et pensée sont constitutifs du sujet *interprétant* ;
- (P2) La possession du concept d'erreur est une condition à la pensée ;
- (P3) La triangulation assure l'acquisition du concept d'erreur ;
- (C) La triangulation rend possible la pensée.

Davidson soutient qu'en vertu du principe d'interdépendance de la pensée et du langage, un sujet dénué de pensée est incapable de langage. Ainsi, si la possession de pensées est une condition à la communication linguistique et, si la communication est une condition à l'acquisition de pensées, se dessine alors un argument circulaire. Par souci de précision, reconsidérons le passage de la prémisse (P2) à la prémisse (P3). Le concept de croyance est nécessaire à la capacité de croire (P2), c'est-à-dire à la faculté d'attribuer un contenu conceptuel à la pensée. Or, ce concept s'acquiert parallèlement à celui d'objectivité grâce au facteur social contenu dans (P3) : la triangulation linguistique suppose l'existence d'au moins un second sujet pensant. La prémisse (P3) rend ainsi possible l'acquisition du concept de croyance du fait que l'erreur épistémique est inhérente à la capacité de concevoir que ce qui est objectivement vrai est indépendant de ce que nous croyons être vrai. Cependant, en vertu de la prémisse (P1), nous devrions être incapables, à cet instant même, de trianguler, puisque nous ne possédons alors pas encore le concept de croyance. En tant qu'argument en faveur de l'identification de la cause, la triangulation rencontre un problème identique : l'acquisition de contenu mental dépend de l'identification de la cause commune, or l'identification doit se faire linguistiquement, et donc présupposer la préexistence de la pensée.

³⁷ Voir Bernecker (2013), p.451.

La critique de circularité est donc justifiée, mais ne condamne pas nécessairement la pertinence de la théorie dans son ensemble et se révèle caractéristique des approches non-réductionnistes du mental.

Une autre façon d'attaquer l'argument de la triangulation consiste à s'en prendre à la prémisse (P1). La triangulation soutient la conception constitutive du langage selon laquelle aucune connaissance à propos du monde n'est possible indépendamment de – ou antérieurement à – la parole et la pensée. La relation entre langage et pensée demeure toutefois ambiguë, en particulier lorsque Davidson l'applique à des cas concrets. Par exemple lorsqu'il affirme que « la pensée dépend du langage » (Davidson, 1975, 156). Est-ce un autre exemple de circularité ?

Ailleurs, Davidson soutient l'inverse en admettant qu'il est possible de penser sans être en mesure d'articuler de telles pensées dans un langage (*Ibid.*, p.157) – nous entretenons, en effet, parfois des pensées qui sont ineffables. Mais ce qui est fondamental pour Davidson, c'est que, du point de vue du locuteur, il est impossible de croire p sans que p puisse être exprimé d'une façon ou d'une autre. Si nous en sommes incapables, c'est que, par moment, les ressources linguistiques nous font défaut. Ainsi, si la connaissance du langage ne peut pas être dissociée de la connaissance du monde, une créature ne possédant que des concepts isolés ne peut logiquement exister, à moins d'affaiblir la définition même de « concept », argumente Davidson.

La forme non linguistique de triangulation permet uniquement de rendre compte de l'apprentissage précoce d'une langue durant lequel l'enfant se fie entièrement à l'enseignement du maître. Le processus d'apprentissage durant l'enfance joue ainsi un rôle indispensable dans le conditionnement de l'individu à l'acquisition de contenu. C'est, en effet, durant ces stades précoces du développement cognitif que l'enfant apprend comment interagir intersubjectivement aux causes communes et à identifier les situations de définitions ostensives :

« When the lesson starts, the learner cannot, as Wittgenstein points out, doubt the teacher: from the learner's point of view, a word (a sentence) is being given a meaning. The learner has no more to go on than the sample ostensions and her natural inductive flair. She is in the state of a primitive triangulator

before error is in sight. Once she tries her new bit of language, the possibility of error arises. »
(Davidson, 2008, p.1067).³⁸

Lorsque l'enfant répond conformément aux attentes de l'enseignant, c'est-à-dire lorsqu'il répète l'énoncé dans les circonstances correspondantes au stimulus perçu, il acquiert la faculté d'identifier les causes des énoncés de l'enseignant. La triangulation primitive correspond à un premier stade du développement cognitif durant lequel l'enfant imite les comportements verbaux de son enseignant en identifiant la cause. Durant ce stade, il n'acquiert aucun contenu conceptuel, uniquement la faculté de trianguler primitivement.

« The child babbles, and when it produces a sound like “table” in the evident presence of a table, it is rewarded; the process is repeated and presently the child says “table” in the presence of tables. »
(Davidson, 1992, p.117)

Le second stade inclut de l'émergence mutuelle du langage et de la pensée ; l'enfant commence alors à faire sens des nouveaux énoncés appris. Durant le premier stade, bien qu'« apprenant » de nouveaux termes, l'enfant est encore incapable de discerner la possibilité de l'erreur. Il n'acquiert donc aucune signification lors de ses interactions avec son enseignement et ne répond aux sollicitations de ce dernier que par conditionnement. Il n'acquiert alors encore aucun contenu mental.

En réponse à l'atomisme conceptuel de Fodor et Lepore (1992), Davidson soutient qu'être en mesure de discriminer entre différents objets n'est pas suffisant pour posséder des concepts (les animaux, et mêmes les plantes en sont capables, ils s'ajustent constamment à leur environnement). À cette tâche, le *conditionnement* (par apprentissage itératif ou par renforcement) n'est pas non plus suffisant. Catégoriser repose sur le jugement du sujet, c'est-à-dire sur sa faculté à croire que l'objet ou l'événement fait partie d'une catégorie, et admettre ainsi la possibilité de se tromper dans la catégorisation. À force de développement cognitif et d'interaction sociale, la *conceptualisation* ne peut émerger que dans un environnement social (Davidson, 2008, p.1067). Ainsi la conceptualisation repose sur la capacité à *catégoriser* (*Ibid.*, pp.1057-1058).

Toutefois, il a été démontré que les enfants de moins de quatre ans ne possèdent pas de croyance de second ordre. Doit-on en inférer pour autant que malgré la possession de

³⁸ Remarquons que cette remarque ne s'applique pas uniquement à l'enfant, mais aussi à l'interprète radical, dans un cas réel, cela peut s'appliquer par exemple à un linguiste de terrain.

croyance de premier ordre, et d'expression « linguistique », ils demeurent incapables de significations ?³⁹ L'argument de Davidson est *a priori* et n'a donc pas pour ambition de répondre aux considérations des psychologues cognitifs à propos de l'apprentissage et de la perception (Davidson, 2001, p.140-141).

Cependant, ces exemples semblent problématiques mêmes à la lumière des arguments transcendants que Davidson propose lui-même. L'expérience quotidienne que nous faisons de nos interactions avec les enfants nous enseigne que nous appliquons intuitivement le principe de charité (ou du moins une forme particulière de celui-ci) à leurs comportements verbaux. Ceci nous permet de les considérer comme étant des sujets pensants dont les énoncés possèdent une signification. Mais si nous admettons l'argument de la triangulation linguistique, et que nous sommes conscients que *triangler implique posséder du contenu mental*, alors nous devrions rejeter la possibilité que l'énoncé de l'enfant reflète un contenu mental. Nous pourrions alors soutenir que, à des fins d'apprentissage et de conditionnement de l'enfant, il est préférable d'un point de vue pédagogique de toujours considérer charitablement les énoncés de l'enfant, *comme si* ces énoncés étaient la preuve de la possession de contenu mental. En réalité, Davidson ne nie pas la possibilité que des animaux, et *a fortiori* des enfants, puissent avoir une forme de pensée. Il soutient plutôt que la possibilité qu'une autre créature puisse posséder des contenus propositionnels est *proportionnelle* à notre faculté à leur en attribuer. Cela ne répond toutefois pas la question de savoir si un sujet ne possédant que des pensées de premier ordre est incapable de signification, ou encore si la pensée est antérieure au langage.

Pour tenter de résoudre ce dilemme, nous pourrions alors formuler une conclusion modeste et, en accord avec Amoretti, soutenir que le langage n'est pas suffisant à la pensée *tout court*, mais qu'il rend possible une forme de pensée réflexive et auto-consciente (Amoretti, 2007, p.72). C'est n'est donc qu'en ce dernier sens que nous pouvons soutenir que la pensée dépend du langage. Cependant, dans le cas où nous souhaitons défendre la validité de la triangulation linguistique, nous devons, de concert avec Davidson, maintenir leur simultanéité et leur interdépendance dans leur émergence : la pensée et le langage se révèlent progressivement, et *conjointement*, à l'individu lors du processus d'apprentissage.⁴⁰

³⁹ D'autres exemples, plus forts encore, peuvent être donnés en considérant des cas d'autistes à haut potentiel. Voir Glüer et Pagin (2003).

⁴⁰ Pour des arguments empiriques soutenant que, dans des situations d'utilisation de protolangages chez les enfants en bas-âge, la pensée précède le langage, voir Martinich (2013), p.296.

Une autre objection à l'argument de la triangulation consiste à attaquer la clause sociale contenue dans la prémisse (T3). Nous pouvons en effet douter de la validité de l'idée selon laquelle l'acquisition de contenu mental nécessite une seconde personne. Selon Davidson, un individu isolé qui ne possède pas le concept d'objectivité est incapable de distinguer deux situations qui sont identiques ou qui semblent identiques, mais n'offre aucun argument détaillé à ce sujet.⁴¹ Il est cependant concevable qu'un individu isolé puisse être en mesure d'identifier, voire de *catégoriser*, les causes de ses stimuli et de reconnaître ce qui, de son point de vue, lui semble être correct ou incorrect (identique ou différent dans une situation donnée). Vraisemblablement si ce dernier a *déjà* triangulé par le passé, alors sa pensée contient déjà quelques contenus mentaux. De même a-t-il déjà fait l'expérience de la discrimination entre le vrai et le faux (*viz.* il possède le concept d'objectivité).

Toutefois, dans une telle situation, l'individu isolé n'acquerrait en effet qu'une forme de connaissance *subjective* à propos de son environnement. Mais est-ce que cette condition empêche nécessairement l'acquisition de contenus mentaux, même de nature propositionnelle ? Il est certain, qu'en vertu des contraintes holistiques, une expérience subjective permette d'acquérir de nouvelles connaissances à propos du monde. Cela ne revient cependant pas à affirmer qu'un sujet isolé est en mesure d'établir des critères objectifs de distinctions et de classification entre ses divers stimuli pour autant, mais uniquement qu'il en a la *possibilité* aussitôt qu'il se trouve dans un contexte social (Davidson, 1994, p.124). Pouvons-nous alors concéder que seul celui qui n'a *jamais* triangulé linguistiquement ne possède pas le concept d'objectivité ? Se remémorer d'anciennes triangulations, ou s'introspecter, s'apparente plutôt à la déduction de contenu mental à partir de la structure holistique présente et n'équivaut certainement pas à la possibilité de trianguler avec des *soi* passés – une dernière proposition qui semble être difficilement défendable.

Nous pourrions alors attaquer la triangulation primitive dans le but de fragiliser ce qu'entend démontrer la triangulation linguistique en citant la possibilité d'animaux isolés socialement capables de distinguer le vrai du faux – si cela s'avérait être le cas, ces animaux auraient alors acquis une forme de contenu mental.⁴² Quoi qu'il en soit, et de façon similaire au point soulevé à propos de l'apprentissage du langage, Davidson pourrait répondre que l'attribution de contenu mental ne dépend que de la faculté de l'interprète à en attribuer.

⁴¹ Davidson se contente de souligner que « Wittgenstein has suggested, or at least I take him to have suggested, that we would not have the concept of getting things wrong or right if it were not for our interactions with other people. The triangle I have described stands for the simplest interpersonal. » (1997, p.129).

⁴² Voir Proust (1999).

L'externalisme davidsonien repose ainsi sur une _____ et, donc, comme la plupart des arguments que nous avons présentés, cet argument est de nature transcendantale.⁴³ L'argument de l'objectivité, par exemple, passe de la présomption de vérité et de rationalité des contenus interprétés à leur réalité et rationalité effective – c'est-à-dire de la même façon qu'il défend le principe de charité. La triangulation nous laisse alors avec le dilemme suivant : pour que la triangulation soit suffisante pour la pensée-langage, elle présuppose nécessairement les principes qu'elle a pour ambition de démontrer, mais est-ce que les principes de détermination de contenu mental s'appliquent réellement *en vertu de* la triangulation ?⁴⁴ Cela reste encore à prouver.

2.4. Le troisième dogme de l'empirisme

La thèse selon laquelle les sensations ne sont pas des intermédiaires épistémiques (voir 2.2.2.), mais qu'elles sont directement en lien avec les causes distales qu'individualisent les contenus propositionnels, permet à Davidson de prévenir le spectre du relativisme. Cette thèse procède ainsi du rejet du *troisième dogme d* _____ (Davidson, 1974b).⁴⁵ Pour Davidson, le rejet des deux premiers dogmes identifiés par Quine est insuffisant, car il admet la possibilité qu'une même réalité puisse être interprétée par deux schèmes conceptuels qui sont mutuellement intraduisibles (*Ibid.*, p.189).

Le troisième dogme de l'empirisme concerne le dualisme entre *contenu empirique* et *schème conceptuel*, c'est-à-dire entre « le donné » empirique et ce qui l'organise conceptuellement (Davidson, 1974b, p.190).⁴⁶ La portée critique de cet argument est double. Elle récuse, d'une part, la possibilité qu'il y ait une séparation entre le monde et une pluralité de schèmes conceptuels et, d'autre part, l'idée même de l'existence de contenus non-conceptualisés (Pinedo, 2004, p.271). Cet argument est pertinent dans le cadre de la triangulation, car il permet de préciser la relation entre les sujets triangulant et la cause distale.

Le rejet du troisième dogme repose sur l'argument suivant :⁴⁷

- 1) Les notions de schème conceptuel et de contenu empirique sont complémentaires : elles doivent toutes deux être acceptées ou rejetées.

⁴³ Notamment Engel (1994) et Bridges (2006).

⁴⁴ Glüer (2008) se demande s'il est encore possible soutenir de telles conclusions modales fondées sur autant de spéculation. Voir en particulier Glüer (2008), p.1018, et p.1017, n.14.

⁴⁵ En référence aux _____ identifiés par Quine (1951).

⁴⁶ Voir aussi Davidson (1988), p.41.

⁴⁷ Nous reprenons ici, et traduisons, la présentation de l'argument de De Caro (1999), pp.6-7.

- 2) *Un schème conceptuel n'est possible que si une pluralité de schèmes conceptuels alternatifs (incommensurables) est possible.*
- 3) *Les schèmes conceptuels sont nécessairement associés avec des langages (une conséquence de la thèse davidsonienne selon laquelle la pensée nécessite le langage) ;*
- 4) *Si deux schèmes conceptuels sont réciproquement incommensurables, alors les langages auxquels ils sont respectivement associés sont mutuellement intraduisibles.*

L'argument de Davidson à l'encontre du dualisme entre schème et contenu repose sur la réfutation de l'existence de schèmes conceptuels pouvant être mutuellement intraduisibles. Selon Davidson, l'incapacité de traduire mutuellement deux langages peut être soit partielle, soit totale (Davidson, 1974b, pp.185-186). Un langage totalement intraduisible serait alors un langage que nous serions incapables de reconnaître en tant que tel. Ce langage n'existerait tout simplement pas dans notre perspective, il n'y aurait alors rien à traduire. De même, dans le cadre de l'interprétation, un schème conceptuel partiellement traduisible est, lui aussi, inconcevable. En vertu du principe de charité, nous devons, en tant qu'interprètes, attribuer au locuteur un ensemble de croyances vraies. Or, si nous admettons que nous partageons avec lui la plupart de nos croyances vraies, alors la supposée différence entre nos schèmes conceptuels respectifs se dissipe.

Donc, s'il n'existe pas de langage partagé en matière d'interprétation, l'idiolecte prévaut sur le dialecte dans notre acquisition de connaissance sur le monde. Ainsi, si chacun parle son « propre langage », nous comprenons mieux qu'il est métaphysiquement nécessaire que le monde soit considéré comme étant partagé afin d'éviter toutes conclusions sceptiques – donc, une certaine forme d'externalisme est vraie. Si cela ne devait pas être le cas, nous n'aurions plus de base empirique à partir de laquelle interpréter autrui – et le nier reviendrait à affaiblir le principe de charité de son principe de concordance.

La thèse de la primauté épistémique de l'idiolecte a donc pour première conséquence qu'il ne peut y avoir de signification qui soit opaque à l'interprétation : ignorer une de nos propres significations est impossible, mais ignorer celle qu'autrui attribue à un terme hors contexte d'interprétation est possible. Alors que le locuteur *sait* ce qu'il entend dire (Davidson, 1987, p.28), c'est-à-dire qu'il dispose d'un accès privilégié et immédiat à ses contenus conceptuels, du point de vue de l'interprète, aucune croyance, donc aucun énoncé, est en théorie *non-*

interprétable. Ainsi Davidson récuse qu'une compréhension partielle soit suffisante pour posséder une signification : les significations sont toujours transparentes. Lorsque le locuteur se trompe radicalement, il en retire tout simplement « une signification non standard » (Davidson, 1987, pp.25-28). Il incombe dès lors à l'interprète de mobiliser la théorie appropriée pour optimiser la compréhension du locuteur afin de transformer la proposition dans son propre idiolecte, autrement dit « de se la rendre transparente ».

Le corollaire est qu'il n'est point besoin de langage pour expliquer la signification. La compréhension précède le langage. En effet, il suffit de se mettre d'accord sur la signification des termes et non sur l'utilisation correcte des termes. L'argument à l'encontre du dualisme entre schème et contenu peut ainsi prendre pour cible le scepticisme qui dérive de la nécessité de faire appel aux conventions, aux règles et aux normes linguistiques partagées pour expliquer la signification. Aussi une compréhension mutuelle est-elle possible malgré un usage souvent inexact de notre langage, voire particulièrement erroné. Les abus de langages, soutient Davidson, n'entraînent en effet pas nécessairement un échec dans la communication du fait que les contraintes normatives de l'interprétation sont de toute façon en mesure de leur attribuer une signification appropriée. Nous devons donc en conclure que les conventions linguistiques sont insuffisantes, ou plutôt superflues, pour expliquer la communication linguistique (Davidson, 1992b, p.111). L'intention d'être interprété d'une certaine façon prévaut ainsi toujours sur la façon correcte d'utiliser les termes.

La critique peut alors s'étendre au relativisme qui, selon Davidson, se manifeste dans les théories procédant du dualisme cartésien. Ces théories soutiennent que la justification épistémique se situe au niveau d'un intermédiaire causal, un « donné », une « expérience pure », une « sensation », une « expérience sensorielle », des « représentations », etc. Elles considèrent donc la cause comme étant proximale et conçoivent ainsi la connaissance comme étant le résultat de l'examen du monde externe par « l'œil de l'esprit ».

Pour Davidson, l'esprit et le monde sont indissociables en vertu de nos dispositions linguistiques (et donc mentales) : l'accès au monde se fait de façon « directe » en appliquant simultanément le langage et la pensée au monde (Davidson, 1974b, p.198). Pour filer la métaphore proposée par Davidson, le langage ne *décrit* pas le monde mais, à l'image d'un organe, il le *perçoit* (Davidson, 1997, p.131). Ainsi, en soutenant que nous « voyons au travers du langage », Davidson rompt avec la tradition cartésienne : le monde ne doit plus être considéré comme un objet indépendant soumis à l'examen de l'esprit humain et le langage n'est pas un intermédiaire épistémique filtrant la réalité pour la rendre accessible à l'esprit du

sujet : la seule forme de connaissance que l'interprète (ou le sujet apprenant) acquiert est celle qui est partagée intersubjectivement.

Si nous acceptons le rejet du dualisme, nous récusons donc qu'il puisse y avoir une séparation entre la contribution subjective et objective à la connaissance. Selon Davidson, la vérité d'une proposition ne peut pas être logiquement indépendante du monde, car les attitudes propositionnelles sont directement en relation avec leurs causes distales (événements ou objets). Les formes de dualismes sont donc vouées à une forme de scepticisme ou de relativisme, maintient Davidson, qui nie toute possibilité d'accès direct à la réalité.

Les critiques de Davidson à l'adresse de Putnam illustrent le rejet du troisième dogme. À l'image de l'internalisme, l'externalisme de Putnam propose une conception cartésienne de l'esprit qui rend possible le scepticisme.⁴⁸ En effet, Davidson déduit des prémisses de l'externalisme de Putnam qu'une telle approche menace l'autorité de la première personne sur les contenus de l'esprit. L'argument procède comme suit :

- (P1) Seuls contenus étroits peuvent être « entièrement connus » par le sujet ;
- (P2) Les contenus larges sont individualisés par des relations externes à l'esprit ;
- (C) Une partie de notre vie mentale nous échappe. (Davidson, 1987, p.20)

Dans le cadre de la théorie de Putnam, les intermédiaires épistémiques sont les stéréotypes (ou leurs croyances correspondantes) qui permettent l'acquisition des critères nécessaires à la reconnaissance des « essences ». Mais, la primauté épistémique des stéréotypes est limitée. Si les stéréotypes équivalent à la signification en tant que contenus larges, alors nous ne pouvons jamais entièrement connaître les significations des termes que nous utilisons, et une telle conception rend ainsi opaque la relation entre le langage et le monde.

En maintenant conjointement ces deux prémisses, l'externalisme de Putnam se rend donc coupable de nier l'autorité de la première personne sur les propres contenus mentaux. Or, selon Davidson, nous avons des raisons *a priori* de rejeter le scepticisme à propos de nos propres contenus (1974b, p.197). Il défend donc la possibilité de retenir conjointement les deux prémisses attaquées par Putnam : il est possible de connaître entièrement son esprit bien que celui-ci entretienne une relation causale avec le monde externe.

⁴⁸ Le troisième dogme de l'empirisme est aussi appelé « mythe du subjectif » par Davison (1988).

Il faut alors résoudre la question du *locus* des objets de l'esprit : « sont-ils *dans* l'esprit, ou sont-ils tout simplement *perçus* par ce dernier ? »⁴⁹ Davidson soutient que les événements mentaux se situent spatialement à « l'intérieur de la tête » étant donné qu'ils sont identiques aux événements cérébraux, mais qu'ils sont toutefois causés par leur référence. Pour Davidson, les états mentaux ne possèdent donc pas de contenu large, car le seul contenu qui existe est directement accessible au sujet.

Davidson accompagne sa critique à l'égard de Putnam par l'illustration suivante : un coup de soleil et une démangeaison pourrait produire une condition de la peau identique et malgré tout avoir une histoire causale différente (1988, p.34). Autrement dit, l'*état physique* de ces deux affections est identique, mais malgré tout leur explication causale est différente. Mais :

« this does not show that states of mind are not physical states of a person; how we describe and identify events and states has nothing directly to do with where those states and events are. » (Davidson, 1988, pp.51-52)

Ainsi, ce n'est pas parce qu'un état mental est explicable par sa référence que sa référence détermine son contenu. D'un point de vue subjectif, l'identification d'un état mental, c'est-à-dire notre accès épistémique à celui-ci, ne dépend dès lors pas de la prise en compte de la référence elle-même. Ceci permet alors d'assurer l'autorité de la première personne, pense Davidson, du fait que les événements mentaux sont identiques, mais non réductibles, aux événements physiques (1970, p.208).

La théorie de la signification et des attitudes intentionnelles de Davidson rejoint ainsi sa théorie du mental : le monisme anomal.⁵⁰ Dans le cadre de cette dernière, l'explication de la façon dont le mental dépend du physique repose sur l'identification causale des événements mentaux à des événements physiques. Ainsi, tant qu'aucune explication physique est donnée à un événement mental, ce dernier échappe à l'explication causale. Ceci ne revient toutefois pas à rejeter l'implication de la causalité dans l'individuation des contenus mentaux, mais seulement son rôle dans la détermination des événements mentaux.

Cette théorie du mental a ainsi une vocation non-réductionniste. Nous voyons alors mieux pourquoi la triangulation, en tant qu'argument reposant sur un principe d'interdépendance entre la pensée et le langage, doit être, elle aussi, non-réductionniste. Davidson ne peut pas, en

⁴⁹ Littéralement : « sont-ils *dans* l'esprit, ou simplement *vu* par ce dernier ? » Davidson (1987), p.34, nous traduisons.

⁵⁰ À propos du monisme anomal de Davidson voir (1970) et (1993).

effet, admettre d'explication de l'acquisition du langage en dehors du triangle. En ce sens, l'irréductibilité est une conséquence directe des contraintes imposées par le holisme psychologique.⁵¹

En vertu du rejet du troisième dogme appliqué à la triangulation, l'attribution de contenu mental dépend de la *cause distale commune*, et l'identification de cette cause repose sur l'acquisition du concept d'objectivité qui, lui-même, dérive des standards intersubjectifs de similarité-différence et de vérité-erreur.

La position de Davidson est donc externaliste dans la mesure où l'environnement social et physique sont de conditions métaphysiquement nécessaires à l'acquisition de contenus mentaux. Pour cette raison, nous pouvons parler d'*individuation* de contenu conceptuel à propos de sa relation dépendance causale au monde. La tâche d'individuation du contenu est assurée par sa cause, celle de justification du contenu est assurée par la position qu'une croyance occupe dans le réseau de croyances.

2.5. Une épistémologie « externalisée »

Le dernier point développé par l'argument de la triangulation est relatif à la relation entre les divers « types » de connaissances. En vertu de « l'accès direct », c'est-à-dire sans intermédiaire épistémique, que nous avons au monde, Davidson récuse la prééminence du point de vue subjectif dans l'établissement des fondations de notre savoir à propos du monde, en soutenant que l'objectivité émerge de l'interaction entre la première personne et la troisième dans un environnement partagé :

« I know, for the most part, what I think, want, and intend, and what my sensations are. In addition, I know a great deal about the world around me, the locations and sizes and causal properties of the objects in it. I also sometimes know what goes on in other people's minds. » (Davidson, 1991, p.205)

« If there is a logical or epistemic barrier between the mind and nature, it not only prevents us from seeing out; it also blocks a view from the outside in. » (*Ibid.*, p.207)

⁵¹ Voir Davidson (1970), pp. 217, pp.222-223, et (1974a), p. 154.

De fait, la triangulation définit une relation d'interdépendance nécessaire entre trois types de connaissances : une connaissance à propos du contenu de nos propres états mentaux (connaissance de soi), une connaissance à propos de l'esprit d'autrui et une connaissance à propos du monde (*Ibid.*, pp.212-213). Une forme d'antifondationalisme dérive ainsi de cette épistémologie *externalisée*⁵² : aucun de ces trois types de connaissances ne peut être dérivé des deux autres.

1. La connaissance à la première personne, ou *subjective*, se caractérise par notre mode d'accès privilégié à notre vie mentale et au type d'autorité dont nous disposons sur celle-ci : nous connaissons, en vertu de l'immédiateté d'accès à notre vie mentale, nos désirs, nos croyances, nos intentions etc. Or, la connaissance de notre esprit prend la forme de contenu propositionnel et dépend, par conséquent, de l'acte de communication et, donc, d'un langage permettant de nous exprimer à propos de ce que nous croyons être vrai. La signification découle donc de ce que les sujets participant à la triangulation croient être vrai dans une situation donnée et est donc le résultat de l'interaction interpersonnelle.
2. La connaissance de l'esprit d'autrui se fait de manière indirecte par observation des comportements verbaux et non-verbaux des autres sujets pensants. Elle dépend de la connaissance que nous avons de notre propre esprit, car c'est en mettant en relation le comportement verbal d'autrui avec notre propre répertoire linguistique (et de notre système de croyances) que nous pouvons attribuer une croyance à notre interlocuteur. Ainsi, la connaissance de l'esprit d'autrui n'est possible à condition que nous soyons en mesure de nous reconnaître en tant que participant au monde.
3. Notre connaissance du monde est déterminée par les stimuli sensoriels qui « causent nos réponses verbales les plus basiques (...) [ce] que ces réponses verbales signifient et le contenu des croyances qui les accompagnent » (*Ibid.*, p.213, nous traduisons). Il est donc nécessaire que les créatures impliquées dans le processus de triangulation soient toutes dotées de langage et de pensée afin qu'elles puissent non seulement individualiser la cause des stimuli, mais aussi comparer les réponses aux stimuli que chaque sujet éprouve. La comparaison *intersubjective* assure ainsi l'identification des causes des énonciations et la mise en relation de la connaissance de soi avec celle de l'esprit d'autrui. Si l'objectivité est le résultat de l'intersubjectivité, il n'y a dès lors pas d'objectivité qui ne soit pas épistémique.

⁵² Voir Davidson (1990), p.199, p.204 ; (1991).

Tout en décrivant des aspects différents d'une même réalité, chacune de ces trois « variétés » de connaissance diffère dans son mode d'accès au monde. Elles sont, de ce fait, irréductibles et mutuellement interdépendantes : elles s'acquièrent conjointement, aucune priorité n'est donnée à un type de connaissance plutôt qu'à un autre et, enfin, aucun type de connaissance n'est possible sans les deux autres – ce qui s'inscrit dans le projet anti-sceptique et anti-relativiste de Davidson.

L'épistémologie externalisée de Davidson reconnaît l'asymétrie épistémique entre la première personne et la troisième personne sans pour autant jeter le discrédit sur la dimension subjective de notre esprit au profit de celle objective.⁵³ En effet, Davidson défend l'importance et le caractère particulier de la connaissance de soi dans la mesure où celle-ci bénéficie d'un mode d'accès privilégié à la vie mentale intime, alors que la connaissance de l'esprit d'autrui se fait par le biais de l'observation des comportements et celle du monde par la communication interpersonnelle. L'esprit conserve ainsi son caractère subjectif, mais « les pensées que nous formons et entretenons sont conceptuellement situées dans le monde que nous habitons, et que nous savons d'habiter, avec autrui » (1991, p.218, nous traduisons). Ainsi, si la triangulation laisse place à l'erreur épistémique (à la première personne). Mais ceci n'équivaut toutefois pas à autoriser le scepticisme.

2.6. Causalité et pensée : le cas de l'homme des marais

L'externalisme « triangulaire » réunit donc un facteur social (l'intersubjectivité) et, à l'instar de Putnam et de Kripke, une forme d'externalisme *causal* (ou perceptuel).⁵⁴ Bien que Davidson soutienne que « [t]he causality plays an indispensable role in determining the content of what we say and believe » (1983, p.150), il ne souscrit toutefois pas pour autant aux principes de l'externalisme physique à la Putnam. Or, l'externalisme physique que lui ont attribué Ernest Lepore et Kirk Ludwig (2005, p.337), en partie à raison, entre effectivement en contradiction avec la forme d'externalisme social développé par l'interprétation radicale. Cette tension est particulièrement explicite dans le traitement que Davidson fait de son d'expérience de pensée de l'*homme des marais*.

⁵³ Ce qui s'inscrit donc dans le rejet de Davidson du dualisme entre sujet et objet. Voir Davidson (1974b).

⁵⁴ Davidson le nomme externalisme « perceptuel ». Voir Davidson (1990). Voir aussi De Caro, M. (2008), pp.191-192, et p.185.

Dans son essai *Knowing One's Own Mind* (1987), Davidson propose d'étendre l'externalisme sémantique à l'ensemble de l'esprit (externalisme psychologique). Cet essai s'ouvre avec une expérience de pensée, dite de l'homme des marais, qui vise à illustrer l'importance de l'histoire causale dans la détermination des états mentaux. Davidson nous invite à imaginer la situation suivante : alors qu'il se promène dans un marais, un arbre est frappé par la foudre et est transformé en une copie physiquement parfaite du philosophe alors que ce dernier est désintégré en ses éléments les plus élémentaires. L'homme des marais est en tout point semblable à Davidson si bien que personne n'est en mesure de le distinguer de l'original : il se meut, parle et se comporte exactement comme lui. Toutefois, si ses amis pensent être en présence du philosophe lorsqu'ils s'entretiennent avec l'homme des marais, ce dernier est incapable de les reconnaître en retour. De fait, étant donné que ses pensées ne s'inscrivent dans aucune histoire causale avec son environnement l'homme des marais n'est pas en mesure de produire des pensées par cognition. Ainsi, bien que les termes qu'il utilise pour désigner des choses paraissent avoir une signification, ils n'en ont en réalité aucune car la signification repose sur l'existence d'états mentaux qui sont, dans le cas de l'homme des marais, absents. En somme, selon Davidson, l'homme des marais est dénué d'esprit.

Selon l'externalisme *diachronique* (ou historique), le contenu conceptuel dépend de la relation causale du sujet avec son environnement. Ainsi, étant donné que l'homme des marais n'est doté d'aucun passé, selon Davidson, il devrait dès lors être considéré comme *dépourvu de pensée* – et cela malgré que ses attitudes soient identiques à celles du sujet pensant dont il est la réplique isomorphe. Or, l'expérience de pensée de l'homme du marais pose un problème lorsque nous l'abordons dans l'optique de la théorie de l'interprétation. Du point de vue de l'interprète, il n'y a, en effet, aucune raison d'envisager l'homme des marais comme non-interprétable, car les contraintes normatives du principe de charité nous forcent à le considérer comme possédant pensée et langage.⁵⁵ Lepore et Ludwig ont donc raison de pointer cette contradiction au sein de la théorie de Davidson.⁵⁶

Cependant, dans ses écrits postérieurs, Davidson soulage cette tension en optant pour une forme d'externalisme *synchronique* (ou anhistorique). Davidson soutient alors que l'interprétation se trouve au cœur de l'acquisition de contenu propositionnel et attribue donc un rôle moins déterminant à la causalité. Dans cette nouvelle version d'externalisme, la cause

⁵⁵ Notons que, suivant l'interprétation de que nous donnons de cette expérience de pensée, l'homme des marais est similaire à un enfant apprenant un nouveau langage. Donc, si nous suivons le principe de charité pour l'interpréter, nous devons à nouveau faire face à l'objection de circularité entre la pensée et le langage présentée dans la partie 2.3.

⁵⁶ Pour une discussion sur le sujet voir De Caro (2011).

est nécessaire à la pensée, mais le contenu propositionnel n'est pas directement inféré d'elle.⁵⁷ Laissons donc ici de côté les contradictions émergeant de l'expérience de pensée de l'homme des marais et continuons notre examen de l'externalisme de Davidson.

2.7. Concilier l'externalisme et le holisme

L'environnement physique *individualise* les significations, tout au plus, mais ne les *justifient* pas, car la confrontation des contenus propositionnels à l'expérience ne peut se faire que de façon holistique. Réciproquement, on ne peut pas avoir de croyance sans que celle-ci s'inscrive dans un réseau de croyances qui lui assurent un contenu conceptuel (Davidson, 1975, p.157). Le holisme n'est toutefois pas nécessairement conciliable avec l'externalisme. Nous devons dès lors tenter de définir dans quelle mesure les formes de holisme défendues par Davidson peuvent s'accommoder de son externalisme. Afin de répondre à cette question, commençons par identifier quelles formes de holisme peuvent s'adapter à la théorie de l'interprétation. Notons d'emblée qu'étant donné que ses positions ont évolué au fil de ses écrits, nous nous concentrerons à nouveau sur ses dernières conclusions.

L'indétermination de l'interprétation est une conséquence des thèses holistiques contenues dans le principe de charité. Elle trouve sa justification dans le holisme épistémologique (ou holisme de confirmation) auquel se subordonnent les autres formes de holismes présentes dans la théorie de Davidson. L'interprétation, elle-même, est de nature holistique dans la mesure où, en tant que principe méthodologique, elle contraint l'interprète à considérer les pensées du locuteur comme étant dans l'ensemble vraies et reflétant une conception du monde similaire à la sienne.

Mais, pour maintenir une cohérence interne à sa théorie, Davidson se doit alors de défendre une forme de holisme de l'interprétation qui rende possible la compréhension partielle et l'erreur d'interprétation – condition nécessaire pour l'acquisition du concept de croyance – et qui n'invalide pas la pertinence de son principe charité. Des formes modestes de holisme sémantique et de holisme psychologique rendent possible ce type d'adéquation.

⁵⁷ Notons qu'à l'instar de l'interprète omniscient, Davidson désavouera par la suite la pertinence d'utiliser des expériences de pensée pour expliquer l'émergence de la signification dans les pratiques quotidiennes. Notamment : « I confess Swampman now embarrasses me. Science-fiction stories that imagine things that never happen provide a poor testing ground for our intuitions concerning concepts like the concept of a person, what constitutes thought. » (Davidson, 2008, p.1061). Voir aussi de Caro (2011) et Verheggen (2017)

Du point de vue du holisme de la signification, l'interprétation se fait à partir d'un ensemble d'énoncés, et non à partir d'énoncés isolés. Se pose alors la question de savoir si c'est le système linguistique dans son entièreté qui participe à la détermination du contenu sémantique, c'est-à-dire s'il est nécessaire de connaître un langage dans son entièreté pour en inférer les significations. Bien qu'ayant initialement souscrit à une forme plutôt forte de holisme de ce type⁵⁸, Davidson a, dans ses écrits postérieurs, tourné le dos à toute forme radicale ou « globale » de holisme. Une position globale est problématique pour diverses raisons, nous citerons ainsi les problèmes qu'elle soulève pour la théorie de Davidson.

Maintenir une forme de holisme radical au sein de la théorie de l'interprétation impliquerait des conséquences déflationnistes à l'égard de la charité (la rendant inutile) qui ultimement ébranleraient la théorie de l'interprétation dans son ensemble. Sans tenir compte du fait qu'une telle approche soutient une conception contrintuitive de la vie mentale des sujets. Une telle conception globale requiert en effet de l'interprète qu'il connaisse une quantité virtuellement infinie d'énoncés, y compris toutes les relations logiques et conceptuelles qu'ils entretiennent entre eux, pour pouvoir en inférer une seule signification. On voit alors mal comment, à cause d'un risque de régression à l'infini, l'interprète serait en mesure d'interpréter un langage ou même d'établir la cohérence logico-sémantique du système de croyance de son interlocuteur. En outre, un holisme global nierait *de facto* la possibilité même d'une contribution du contexte d'énonciation à l'interprétation – ce qui s'oppose fatalement à toute forme d'externalisme. Le cas échéant, il ne serait alors plus nécessaire de comparer la correspondance entre les circonstances d'énonciations et les attitudes du locuteur pour établir la véracité de ses énoncés. Parallèlement, un holisme global peinerait à expliquer la possibilité, et la nécessité de l'erreur épistémique qui se trouve au cœur de la théorie de l'interprétation.

De surcroît, ces difficultés se renforcent lorsque nous les appréhendons dans le cadre de situations d'apprentissage de nouveaux termes. Comme le soulignent notamment Fodor et Lepore, un holisme radical serait, en effet, incapable d'expliquer l'apprentissage progressif d'une langue durant l'enfance, ainsi que l'impact de l'introduction d'un nouveau terme sur l'ensemble du système linguistique – comment un enfant pourrait-il apprendre les significations s'il devait les inférer à partir d'un système qu'il ignore complètement ? ou encore, peut-on affirmer que nous parlons la même langue alors que l'introduction d'un

⁵⁸ Davidson soutient brièvement que « I find for a *thoroughgoing* holism, not only with respect to meanings and beliefs, but also with respect to the relations between the cognitive and the evaluative attitudes. » (1995a, p.19); Voir De Caro (2002), p.26, et Lepore et Ludwig (2005), pp.211-213.

nouveau terme dans notre répertoire linguistique pourrait avoir pour effet de modifier toutes les composantes qui y sont déjà présentes ?⁵⁹

Pour éviter cette série d'écueils, la théorie de Davidson se voit donc contrainte d'abandonner une version trop globale de holisme sémantique et d'opter pour une position plus modérée selon laquelle les contraintes normatives de la charité s'appliquent sur un nombre fini d'énoncés. Nul besoin, en effet, de considérer l'entièreté du système linguistique pour en inférer des significations. Ensuite, afin de répondre à l'objection du possible impact, par « réverbération », de l'introduction d'une nouvelle croyance-signification dans un système préexistant, Davidson répond qu'il existe divers mécanismes de compensation ou d'ajustement internes à un réseau de croyance (Davidson, 1995a pp.215-261).

Étant donné que l'approche de Davidson dépend d'un principe d'interdépendance des croyances et des significations – une signification exprime une croyance et l'individuation des croyances repose sur la possibilité de leur attribuer un contenu sémantique –, les réponses que nous avons proposées ci-dessus à propos du holisme sémantique doivent être reportées sur le holisme des croyances.⁶⁰ Du point de vue de le holisme des croyances, il n'est ainsi pas nécessaire que l'interprète considère la totalité du système de croyances pour attribuer une attitude propositionnelle à son interprète – ceci, comme mentionné plus haut, semble être au-delà des facultés humaines. Il suffit alors que l'interprète considère des sous-ensembles de croyances relatifs aux énoncés pour attribuer des croyances aux locuteurs (De Caro, 2002, p.29). Remarquons toutefois que, quand bien même nous voulions soutenir qu'en réalité nous sommes en mesure de sonder l'ensemble d'un système de croyances, on voit mal comment des croyances à propos de, mettons, combien d'œufs il est nécessaire pour faire un gâteau, soient pertinentes à l'égard des connaissances requises pour piloter un avion.

Nous venons d'énoncer brièvement des conditions nécessaires et suffisantes à l'adéquation logique entre les holismes du mental et de la signification et la théorie de l'interprétation : le holisme sémantique peut s'accommoder d'une forme d'externalisme à condition que la signification dépende d'un nombre limité d'autres énoncés, et non de l'ensembles énoncés présents dans un langage donné – une condition analogue devant être imposée à le holisme

⁵⁹ Voir De Caro (2002), pp.27-28 ; Lepore et Ludwig (2005), pp.211-213 ; Fodor et Lepore (1992), pp.11-22.

⁶⁰ Appréhendé à partir du lien entre croyance et signification, cette forme de holisme présente dans l'œuvre de Davidson est caractérisée par Engel (1992), p.265, , et De Caro (2002), p.29, de

des croyances. Examinons maintenant la question centrale de cette section : dans quelle mesure ces formes de holisme peuvent s'apparier à l'externalisme ?⁶¹

Nous avons précédemment établi que, selon Davidson, l'interaction avec le monde assure la possibilité de l'acquisition de contenu conceptuel : la signification de l'énoncé interprété fait référence (de façon plus ou moins indéterminée) à une entité présente dans le monde que la triangulation a pour vocation d'identifier. Outre cet élément *référentiel*, en vertu de son adhésion à certaines formes de holisme, la théorie de Davidson inclut un élément *inférentiel* (Amoretti, 2008, p.206). Dans la perspective que nous venons de décrire, les nouvelles croyances se soumettent aux contraintes holistiques qui garantissent la cohérence de l'ensemble des croyances et des significations possédées par le sujet et déterminées par son histoire causale individuelle. Chaque croyance entretient ainsi des relations inférentielles déterminant le contenu conceptuel des nouvelles croyances à partir de celles déjà présentes dans le système concerné. De ces observations, nous pouvons tirer deux observations. Tout d'abord, bien qu'étant essentiellement une approche synchronique de la signification (en vertu de la nature de l'interprétation), nous devons admettre une permanence diachronique de la structure de croyances, ainsi que la permanence de capacités linguistiques particulières. La seconde conclusion, plus importante pour notre propos, est que l'approche davidsonienne se doit d'endosser une conception modeste d'externalisme sémantique.

En effet, si les facteurs environnementaux jouent un rôle causal trop important, c'est-à-dire *déterminant*, l'interprète n'a alors pas besoin de se conformer au principe de charité lors de ses tentatives d'attribution de croyances. Ainsi, trop affaiblir le holisme impliquerait que certains énoncés pourraient acquérir une signification par seul contact causal avec le monde, indépendamment des relations qu'ils entretiennent avec les autres énoncés compris dans le système linguistique auxquels ils participent. Cette position ne serait alors pas incompatible avec un atomisme sémantique (partiel) soutenant une forme de réalisme non-épistémique – une forme de réalisme que Davidson attribue à l'externalisme classique et qu'il conteste à plusieurs reprises du fait qu'elle alimente le reproche de scepticisme.⁶² Remarquons ici que l'externalisme de Putnam en est de cette sorte. Son approche s'apparie, en effet, plus naturellement avec une forme d'atomisme sémantique étant donné que la signification d'un terme est déterminé par sa relation causale avec l'objet qu'elle désigne dans le monde et non par sa relation avec les autres énoncés présents dans un langage donné. Cette approche qui,

⁶¹ Ce travail n'a pas pour ambition de donner une appréciation complète des problèmes que peut soulever la question des holismes vis-à-vis de l'externalisme. Nous devons donc nous contenter de définitions générales.

⁶² Nous suivons ici les considérations de De Rosa (1999), voir p.204.

selon Davidson, procède du troisième dogme de l'empirisme (i.e. du dualisme entre le subjectif et l'objectif), laisse alors le monde objectif échapper à notre compréhension. Si bien que la signification devient inintelligible pour les locuteurs. Ainsi, selon Davidson, cet externalisme classique motive une forme de scepticisme minant notre accès à la connaissance de nos significations qui, comme présenté plus haut, rend possible qu'une signification qui n'est pas entièrement « dans la tête » puisse ne jamais être vraiment comprise par le sujet.

Enfin, atténuer à la fois holisme et externalisme ne nous mettrait pas à l'abri d'un réalisme non-épistémique de ce même type. Similairement à la proposition précédente donc, mais de manière encore plus critique, une telle approche admettrait qu'un monde externe qui échappe à notre esprit et à notre langage puisse déterminer, à notre insu, les significations de nos énoncés (De Rosa, 1999, p.211). En défendant une telle position, Davidson se rendrait alors coupable de dualisme entre subjectivité et objectivité, et donc des conséquences sceptiques que lui-même attribue aux externalismes classiques.⁶³

Nous retenons donc qu'afin d'apparier le holisme de l'interdépendance de la signification et des croyances à l'externalisme, il est nécessaire d'atténuer le holisme juste assez pour que ce dernier laisse la place suffisante à l'interaction interpersonnelle et à la relation causale avec le monde. Cette position rend ainsi possible la contribution des facteurs externes à l'esprit dans la détermination de contenus mentaux tout en reconnaissant le rôle fondamental et normatif de la charité. Nous pouvons reformuler les thèses centrales à l'externalisme de Davidson de la façon suivante :

(TR) Les contenus mentaux sont individualisés par des facteurs externes au sujet. La relation est de nature causale.

(TI) Les contenus mentaux sont internes à l'esprit du sujet. Seules des croyances peuvent justifier d'autres croyances.

(TR) représente la composante référentielle et (TI) la composante inférentielle. (TI) procède du holisme du mental alors que (TR) procède de l'externalisme « perceptuel » (Davidson, 1990, p.200).⁶⁴ Les contenus mentaux sont individualisés par leur relation causale, car ils peuvent être expliqués par des événements physiques. Toutefois, la posture antiréductionniste de Davidson à propos des événements mentaux ne permet aucune réduction de (TI) à (TR).

⁶³ Voir Davidson (1987).

⁶⁴ Dans le but d'éviter la confusion, nous maintenons ici l'appellation que donne Davidson à sa théorie.

(TR) énonce les conditions à l'acquisition de contenu mental et de l'objectivité. (TI) repose sur l'idée que les croyances sont inférées à partir d'un réseau de croyance (holisme du mental) et que celui-ci est partagé et dans l'ensemble vrai (principe de charité). D'autre part, (TI) dérive du postulat qu'il est impossible de distinguer la contribution subjective de celle objective dans l'acquisition de contenu mental (voir 2.4. et 2.5.).

Nous pensons que, en vertu des conditions de l'objectivité de la pensée énoncées par la triangulation, (TI) dépend métaphysiquement de (TR).⁶⁵ En effet, la relation causale avec le monde permet l'acquisition de contenu mental et de connaissance objective. Plus nous interprétons (TR) et plus nous acquérons de contenus mental (TI). En ce sens, le langage dérive nécessairement des relations causales que le sujet entretient avec son environnement physique et social.

2.8. Un externalisme social ?

Cette dernière partie fait office de conclusion intermédiaire, et a pour fonction de résumer les points importants que nous avons traités pour préciser la différence entre les formes « classiques » d'externalismes sociales, en particulier celle de Putnam, et celle de Davidson.

La validité de la théorie de Davidson repose sur l'idée que le langage est un phénomène public et que l'interaction interpersonnelle détermine une forme de vérité publique adaptée à la situation d'interprétation. Toutefois, Davidson soutient qu'il y a quand même un sens selon lequel les états mentaux sont définis en partie par le contexte social et historique dans lequel ils ont été acquis.⁶⁶ Mais, comme la compréhension précède la signification, alors ces facteurs doivent être considérés comme survenant à l'acte d'interprétation (Davidson 1994, p.125). Selon cette acception, la société se donc trouve « à mi-chemin » sur la chaîne causale qui relie les individus à la nature (Davidson, 1990, p.201).

« A community of minds is the basis of knowledge; it provides the measure of all things. » (Davidson, 1991, p.218)

« [T]he dependence of meanings on factors outside the head (...) is ubiquitous, since it is inseparable from the social character of language » (Davidson, 1988, pp.48-49)

⁶⁵ Borgoni et Souza (2009) tirent des conclusions similaires, voir notamment p.81.

⁶⁶ Voir Davidson (1990) et (1992).

Les facteurs sociaux sont en effet *en dehors de la tête*, mais uniquement en tant que condition à l'émergence de l'objectivité. Cette citation rappelle les considérations que nous avons évoquées à propos du caractère indissociable entre le langage et le monde, ainsi que la question à propos de la détermination *sociale* des standards d'objectivité qui assurent l'acquisition de contenu mental. L'approche de Davidson se distingue toutefois des formes d'externalismes sociales « classiques », en particulier de celles de Tyler Burge, Ludwig Wittgenstein et de Hilary Putnam.⁶⁷ L'externalisme social *classique* soutient que les usages, les normes et les conventions sociolinguistiques déterminent le contenu conceptuel. Une telle conception est inacceptable pour Davidson, car elle admet que le contenu conceptuel puisse échapper aux locuteurs – une objection qui procède de son anti-scepticisme. Or, selon Davidson, un sujet pensant doit pouvoir *faire sens* de ses énoncés et bénéficier d'une autorité à l'égard de ses états mentaux, et cela, nonobstant son ignorance des règles linguistiques en vogue au sein d'une communauté linguistique.⁶⁸ Comme présenté plus haut, dans l'optique de Davidson, l'idiolecte possède en effet une priorité épistémique sur le langage partagé. Ce qui doit être interprété, c'est l'intention de l'interprété, c'est-à-dire ce qu'il *entend* transmettre à l'interprète, et cela malgré les impropriétés de langage.

Les critiques formulées par Davidson à l'adresse de l'externalisme social de Putnam visent l'incapacité de l'hypothèse sociolinguistique à rendre compte du caractère social de l'émergence de la signification. Davidson offre deux objections à cette proposition (Davidson 1994, p.114). Selon la première objection, les locuteurs doivent pouvoir croire qu'il existe des experts qui fixent l'extension des termes, mais pas qu'il doit y en avoir dans les faits. Mais comme le fait remarquer De Caro, cette première critique est problématique pour Davidson, car elle fait appel à une forme de scepticisme qu'il cherche lui-même à éliminer (De Caro, 2011, p.186). Si la première critique est relativement peu convaincante, la suivante pointe une faille plus importante dans la théorie de Putnam. Le problème avec l'hypothèse de la division du travail linguistique, argumente Davidson, est qu'elle présuppose l'existence d'une communauté dans laquelle les significations sont déjà établies alors qu'une théorie de la signification devrait expliquer la genèse de la signification (Davidson, 1994, p.114).

À la différence de Putnam, Davidson appréhende en effet la question de la signification à partir des conditions de l'émergence de la signification, à savoir l'acte de compréhension

⁶⁷ Une partie de sa critique de l'externalisme social a pour destinataire la théorie proposée par Tyler Burge. Nous nous en tenons donc ici à ses critiques à l'adresse de Putnam. Voir en particulier Davidson (1987), pp.18-20, et (1990), pp.197-200.

⁶⁸ Voir De Caro (2008), pp.191-192. Voir aussi, p.186.

mutuelle. Davidson soutient que la « seconde personne » (ou la communauté), et rien d'autre, est la condition nécessaire à la pensée dans la mesure où elle rend possible la communication linguistique et, par conséquent, l'objectivité. Ainsi, pour Davidson, les relations sociales, à l'image des relations causales, ne sont pas porteuses de signification. Certes, l'interprétation a pour effet de produire des normes linguistiques qui permettent, par la suite, d'approfondir la connaissance du langage du locuteur. Mais, ces normes surviennent à l'acte de compréhension. Elles ne constituent donc pas l'entité sémantique fondamentale qui permet de faire sens du locuteur.

L'externalisme de Davidson est donc bien un externalisme social. Mais, il diffère des externalismes traditionnels dans la mesure où il cherche à établir une théorie de la signification à un niveau plus élémentaire. Les conditions suffisantes et nécessaires à l'acquisition de contenu mental sont : deux sujets pensants dans un monde partagé. En somme, dans l'externalisme davidsonien, le facteur social qui rend possible l'acquisition de contenu mental n'est pas le contexte sociolinguistique mais bien l'interaction intersubjective.

3. La sémantique bidimensionnelle

La sémantique bidimensionnelle de Chalmers se construit en réponse à l'argument de Kripke en faveur de l'impossibilité de connaissances nécessaires *a priori*. Dans *Naming and Necessity* (1972), Kripke soutient en effet que seuls les énoncés *a posteriori*, ceux dont la connaissance repose sur l'examen empirique, sont nécessairement vrais. Ce n'est, par exemple, qu'après examen chimique de la « substance aqueuse » que nous pouvons déterminer que « eau=H₂O ». Toutefois, aussitôt que nous déterminons que la vérité de cette proposition est nécessairement « eau=H₂O » dans notre monde, alors elle se révèle vraie dans tous les mondes possibles. Selon Chalmers, en soutenant que la proposition « eau=H₂O » est nécessairement vraie *a posteriori*, l'approche kripkéenne a pour effet de briser le lien entre le caractère modal et le caractère épistémique d'une proposition. Selon Chalmers (1996), cette approche divise ainsi la conception frégréenne de la signification en une intension *primaire* et une intension *secondaire*.⁶⁹

3.1. Intension primaire et intension secondaire

L'intension *primaire* correspond à une description du concept donné (au « stéréotype » tel que défini par Putnam) qui dépend de la connaissance des propriétés manifestes du terme en question. L'intension primaire est donc un désignateur non rigide : le terme « eau », dont la description correspond, par exemple à « substance aqueuse », peut faire référence dans des mondes contrefactuels à un autre liquide dont la composition chimique diffère de H₂O – comme à XYZ sur Terre-Jumelle. L'intension primaire détermine donc la référence du concept dans le monde dans la mesure où celui-ci se révèle être *actuel*. La vérité de la proposition dépend, dans ce cas, du contexte d'énonciation. Si dans le monde actuel le contenu des rivières correspond à H₂O, alors le concept « eau » fait référence à H₂O et se rapporte ainsi à toutes les occurrences de la « substance aqueuse » dans le monde en question. L'intension primaire ne dépend donc pas de la réelle constitution du monde, mais elle spécifie la relation entre la référence et la possible constitution de celui-ci (*Ibid.*, p.57). En somme, c'est parce que nous sommes en mesure d'établir ce à quoi les concepts que nous utilisons

⁶⁹ Chalmers (2002) rebaptise les concepts d'intension primaire et secondaire, respectivement intensions « épistémiques » et intensions « subjunctives ». Ces nouveaux noms illustrent mieux leur rôle particulier dans la constitution de la signification.

font référence dans le monde actuel, que nous sommes en mesure de formuler des vérités *a priori* (*Ibid.*, pp.59-60).

Contrairement à l'intension primaire, l'intension *secondaire* n'est pas déterminée *a priori*, car elle dépend de la nature effective du monde. Ce n'est pas parce que le référent d'« eau » correspond à cette « substance aqueuse » qu'il doit en être ainsi dans tous les autres mondes possibles, mais bien parce que ce terme désigne de façon nécessaire H₂O dans le monde actuel. L'intension secondaire désigne donc le référent d'un énoncé dans tous les mondes possibles à partir du référent dans le monde actuel : que la référence de l'eau dans le monde actuel soit H₂O est une assertion *a posteriori* dont la fonction attribue la référence de façon nécessaire à tous les mondes possibles (*Ibid.*, p.59). L'intension secondaire est donc un désignateur rigide. Pour reprendre la fantaisie putnamienne, une fois que nous déterminons que, dans le monde actuel, « eau » fait référence à H₂O, il doit en être de même sur Terre-Jumelle ; dans le cas contraire, « eau » ne possède pas d'extension sur cette dernière, et cela, malgré que ses océans soient effectivement emplis d'une « substance aqueuse ».

La sémantique bidimensionnelle de Chalmers vise donc à refaçonner le lien entre ces deux niveaux de signification et, dans le but de défendre l'idée selon laquelle ce qui *concevable* est (métaphysiquement) *possible*, il soutient que les conditions de vérités des énoncés nous sont accessibles *a priori*.⁷⁰ Bien qu'il ne soit pas question ici de discuter des raisons pour lesquelles Chalmers défend la pertinence de la sémantique bidimensionnelle, précisons toutefois encore quelques aspects théoriques afin de mieux cerner son importance dans le cadre de notre discussion.

Chalmers estime que l'intention primaire et l'intension secondaire correspondent respectivement aux dimensions *a priori* et *a posteriori* de la signification (*Ibid.*, p.62). Aussi chaque proposition peut-elle être considérée comme étant vraie conformément à chacune de ces deux dimensions épistémiques prise séparément. Dans la perspective de l'intension primaire, l'énoncé « l'eau est ce liquide inodore » est une vérité *a priori* qui n'est vraie que dans le monde actuel. Du point de vue de l'intension secondaire cependant, l'énoncé « eau=H₂O » est considéré comme étant vrai *a posteriori* dans tous les mondes possibles.

⁷⁰ L'argument « la concevabilité implique la possibilité (métaphysique) » est central pour l'ensemble du projet de David Chalmers, car c'est sur celui-ci que repose sa théorie de l'esprit, et notamment son fameux argument des zombies. Cet argument lui permet de défendre que la description d'objets particuliers, telle la conscience, ne peut se faire qu'à partir de l'intension primaire, car il n'y a rien que nous puissions apprendre *a posteriori* à propos de cet objet qui ne restreigne le choix des mondes possibles. Voir Chalmers (1996).

Chalmers estime alors que, quelle que soit la dimension (primaire ou secondaire), nous sommes en mesure d'établir des vérités *nécessaires*. Pour l'intension secondaire, une vérité est nécessairement vraie, comme nous venons de le voir, si et seulement si elle l'est dans tous les mondes possibles. Alors que, du point de vue de l'intension primaire, une proposition est nécessairement vraie si elle se révèle être vraie dans le contexte d'énonciation du monde actuel (ou dans le « monde centré »⁷¹) indépendamment de la constitution réelle du monde (*Ibid.*, p.63).

Or, selon Chalmers, l'explication requise pour fixer ce à quoi un terme fait référence dans le monde se révèle être *a priori*. Ainsi, bien que la réponse à la question de savoir quel monde possible est actuel *a posteriori*, chaque « candidat » à l'extension d'un terme dans le monde actuel exprime une vérité *a priori* (*Ibid.*, p.58). Le passage d'un niveau épistémique à l'autre est rendu possible par la mise en relation des deux intensions : l'intension secondaire est déterminée par la « rigidification » de l'intension primaire, établissant *ipso facto* la nécessité de sa proposition dans tous les mondes possibles.⁷² Cette manœuvre permet à Chalmers de relier le domaine épistémique au domaine modal.

En somme, l'intension primaire joue un rôle fondamental dans la théorie de Chalmers, car elle lui permet de soutenir l'existence de vérités *a priori* nécessaires. Selon Chalmers, le domaine modal ne devrait pas contraindre la concevabilité, c'est-à-dire ce qui est concevable. Il soutient, en effet, que le langage avec lequel nous décrivons notre monde ne dépend pas de l'état actuel de celui-ci, mais de formes de raisonnement *a priori*. De fait, en vertu de notre accès privilégié aux conditions de vérités de nos énoncés, nous sommes en mesure d'évaluer la vérité d'une proposition au sujet du monde indépendamment de la façon dont celui-ci est réellement constitué. Ainsi, selon Chalmers, en tant que sujets pensants nous disposons donc de la faculté de contempler les possibles et pouvons considérer la façon dont une proposition pourrait se révéler être vraie dans les mondes contrefactuels.

Chalmers précise qu'il n'est pas nécessaire d'identifier laquelle des deux intensions correspond à *la* signification. Il précise néanmoins que l'intension primaire rend mieux compte de l'expérience subjective, car elle attribue le degré de rationalité nécessaire à l'explication du comportement de l'individu (*Ibid.*, p.66).

⁷¹ Dans le lexique de Chalmers, le *monde centré* correspond au contexte d'énonciation dans un monde actuel et *les mondes possibles* aux circonstances d'évaluation. Voir notamment Chalmers (1996), pp.60-61.

⁷² La rigidification est rendue possible par l'opérateur « *dthat* ». Voir Chalmers (1996), p.59

3.2. Les externalismes à la lumière de la sémantique bidimensionnelle

Dans le cadre de notre examen, l'intension primaire et secondaire correspondent respectivement aux états mentaux de contenus étroits et de contenus larges. L'intension primaire est (1) « déterminée par l'état interne d'un système cognitif ; (2) elle est une sorte de contenu vériconditionnel ; (3) elle reflète les relations rationnelles entre les pensées » (Chalmers, 2002, p.609). L'intension secondaire correspond au contenu large et inclut la relation qu'un concept entretient avec son environnement.

En effet, l'intension primaire nous permet de rendre compte du comportement linguistique et du caractère rationnel d'Oscar et Joscar (*Ibid.*, p.622). En vertu de l'intension primaire, les deux jumeaux disposent d'un accès *a priori* à leurs contenus mentaux étroits et, par conséquent, aux conditions de vérité du terme « eau ». Leur autorité de la première personne est donc sauvée malgré leur ignorance de la composition chimique du liquide qui remplit les océans de Terre et Terre-Jumelle (i.e. l'intension secondaire). La séparation entre les niveaux épistémiques permet ainsi d'éviter les écueils sceptiques mis en avant par Davidson.

Cependant, la théorie de la signification de Putnam ne peut pas, selon nous, correspondre à l'intension primaire. Certes, à première vue, l'hypothèse de la division du travail linguistique reflète l'intension primaire. Nous avons souligné le fait que Putnam souhaitait tout de même maintenir une signification stéréotypique (qui aurait reflété l'intension primaire). En effet, en attribuant un rôle sémantique aux stéréotypes, cette hypothèse aurait permis de rendre compte de la compréhension mondaine de la signification. Toutefois, si, comme nous avons tenté de le démontrer, la thèse sociale de Putnam est réductible à celle physique, alors toute signification correspond en dernière instance à l'intension secondaire (et au contenu large). En effet, l'indexicalité des espèces naturelles en tant que vecteur de signification correspond à l'intension secondaire. Si l'extension détermine la signification, alors elle ne peut le faire qu'*a posteriori*. C'est pourquoi, nous devons conclure que l'intension telle que définie par Putnam est secondaire.

Dans le cas de Davidson, il est plus difficile de caractériser le contenu mental à partir de la dichotomie contenu étroit/contenu large. L'expérience de pensée de l'homme du marais avait pour objectif initial de démontrer que les contenus larges étaient déterminants pour la pensée du sujet. De fait, n'ayant jamais interagi avec son environnement, l'homme des marais ne pouvait pas, selon Davidson, posséder de pensée. Les contenus étroits, c'est-à-dire les propriétés intrinsèques de l'homme des marais, permettaient alors d'expliquer que l'homme

des marais pouvait néanmoins se comporter exactement comme son Doppelgänger. Mais, comme nous l'avons vu, reconnaître la pertinence de cette expérience de pensée entre en conflit avec le principe de charité qui nous contraint à considérer les énoncés de notre interlocuteur comme étant l'expression de sa vie mentale. Revenons donc à ses propositions plus récentes.

Nous avons établi que les deux thèses centrales à l'externalisme de Davidson étaient les suivantes :

- (TR) Les contenus mentaux sont individualisés par des facteurs externes au sujet. La relation est de nature causale.
- (TI) Les contenus mentaux sont internes à l'esprit du sujet. Seules des croyances peuvent justifier d'autres croyances.

(TI) exprime une relation intrinsèque au sujet, alors que (TR) une relation extrinsèque.⁷³ Selon Davidson, la signification est le résultat de l'interprétation. Or, bien que l'interprétation repose sur l'interaction sociale et le contact causal avec le monde, la connaissance se situe spatialement dans l'esprit du sujet.⁷⁴ Selon Davidson, la signification du terme « eau » est déterminée indépendamment de la constitution chimique du liquide en question.⁷⁵ Elle est le résultat d'une triangulation. Il faut alors juger cette connaissance à partir de la perspective de l'interprète. Si lors de la triangulation, le terme « eau » est associé à « substance aqueuse », alors la signification d'eau se limite à ce stéréotype-là, et non à toutes les occurrences de ce même liquide se trouvant dans les environs. Ainsi, une fois que nous avons appris un nouveau terme, nous ne pouvons pas nous tromper sur ce que nous pensons être sa signification. En d'autres termes, les conditions de vérité de l'énoncé nous sont accessibles *a priori* et le monde n'entre pas dans la définition du terme. Si nous appliquons le cadre bidimensionnel à la théorie de Davidson, nous pouvons en conclure que la signification, en tant que *connaissance*

⁷³ Davidson soutient : « the connection between thought and the world [are] intrinsic rather than extrinsic – a connection not inferred, constructed, or discovered, but there from the start » (2001, p.2). Cité dans Borgoni et Souza (2009), p.81.

⁷⁴ Comme nous l'avons conclu dans la partie 3.6, plus nous sommes en contact causal avec le monde, plus nous acquérons de connaissances à propos de celui-ci. Autrement dit, (T1) dépend de la possibilité de (T2).

⁷⁵ À moins, bien sûr, que la constitution chimique de ce liquide soit pertinente pour les participants à l'interprétation.

subjective des contenus mentaux, correspond à l'intension primaire et à une forme de contenu étroit.⁷⁶

⁷⁶ (T1) ne correspond pas à l'intension secondaire. D'une part, car la relation causale n'est pas porteuse de signification et, d'autre part, car il n'y a, pour Davidson, aucun type de connaissance qui soit indépendant des deux autres.

4. La signification est dans la tête

La théorie de la signification de Putnam nous interroge sur le rôle de l'environnement social et physique dans la détermination de nos contenus mentaux. Nous avons démontré qu'une telle théorie est incapable de capturer la relation particulière qui existe entre le locuteur et le monde. En effet, l'attribution d'un caractère scientifique à la signification tend à la rendre impénétrable, non seulement pour le locuteur, mais aussi pour l'expert. Il devient alors possible de ne connaître la signification que *partiellement*. Mais du point de vue subjectif, il semble que c'est précisément cette « portion » de connaissance (le contenu étroit) qui constitue la signification.

La composition chimique de l'eau peut certes, dans certains contextes, devenir « candidate » à la signification de « substance aqueuse ». Le stéréotype H₂O pourrait, dans de telles situations, correspondre à une description stéréotypique qui nous permettrait de nous référer convenablement à son extension. Ignorer H₂O ne nous ampute cependant que d'une connaissance *à propos* de ladite substance, mais certainement pas de la connaissance de la signification que nous attribuons généralement au terme « eau ». Il y a bien entendu des significations qui nous échappent et qui relèvent d'une certaine forme d'expertise. Mais, les connaissances que nous ignorons ne nous empêchent pas d'être pleinement conscients de nos contenus propositionnels. En effet, Davidson nous enseigne que le locuteur connaît la signification de ses énoncés, même lorsque celui-ci commet des abus de langage ou ignore les conventions linguistiques.

Le problème central avec la proposition de Putnam est qu'elle présuppose l'existence du langage. Ce faisant, elle ne cherche pas à établir la genèse des stéréotypes. N'ayant pas répondu à cette question, on voit alors mal comment il est possible de préciser comment les experts procèdent pour fixer la signification des termes d'espèces naturelles. Si nous nous en tenons à la théorie de Putnam, il semble que les experts procèdent exactement de la même manière que lorsqu'ils cherchent à définir les stéréotypes : par ostension et par description. Or, Putnam soutient qu'à la différence des autres termes, les termes d'espèces naturelles possèdent une composante indexicale implicite et rigide. Toutefois, l'appel à l'indexicalité est problématique, car il fait ressurgir le spectre du scepticisme. En effet, lorsque je prononce le terme « eau », je ne me réfère pas nécessairement à l'eau « dans les environs ». Assurément, l'eau qui se trouve dans un verre est, à l'instar de celle qui coule dans une rivière, à peu près

identique à H₂O (si cela est bien son « essence »). Toutefois, comme il est plutôt indiqué de boire la première et non la seconde, mon contenu propositionnel exprime mon intention de boire l'eau contenue dans ce verre et non celle qui se trouve dans les rivières.

Doit-on alors admettre dans les critères d'identité suffisants un degré de pureté, par exemple ? À cela, nous devons répondre par la négative. Le problème vient de l'indexicalité même. Il semble, en effet, que lorsque je prononce « eau », je fais référence à celle à laquelle j'ai l'intention de me référer, celle qui se trouve dans le verre sous mes yeux.⁷⁷ Donc, le terme « eau » n'est pas porteur de conditions de vérité déterminées de façon extrinsèque. Au contraire, « eau » possède des conditions de vérité qui nous sont accessibles *a priori*. Si nous suivons Davidson, il semble qu'il soit, en effet, impossible que je puisse ignorer ce que j'ai l'intention de désigner par mon énoncé. Nous en concluons, que ces conditions doivent ainsi être dérivées de ce que nous entendons par le terme, et non par la nature même de la chose en question.

Contrairement à Putnam, Davidson aborde la question de l'externalisme, non pas en se demandant dans quelle mesure les significations se trouvent à « l'extérieur », c'est-à-dire dans le monde, mais plutôt en se questionnant sur la façon dont celui-ci se trouve à « l'intérieur » de notre esprit. En considérant la compréhension non linguistique comme la base à partir de laquelle nous pouvons voir émerger la signification, nous pouvons alors établir les modalités sous lesquelles les sujets acquièrent du contenu objectif. En partant de la posture de l'interprète, il semble que le monde contienne tout ce que nous voulons y inclure ; il suffit qu'une seconde personne valide nos énoncés. Cette position a pour avantage de cerner le caractère changeant et indéterminé de la signification et de rendre compte de la façon dont les significations sont sans cesse renégociées entre les sujets. De fait, chaque triangulation est l'occasion d'apprendre de nouvelles significations ou de les redéfinir.

Pour conclure, nous pensons que, des deux positions, la plus pertinente est celle qui rend mieux compte de notre expérience subjective de la signification, à savoir l'externalisme de Davidson. Non seulement l'externalisme davidsonien semble coïncider avec nos intuitions, mais il s'applique aussi à développer une théorie plus fondamentale qui met en lien la signification avec notre vie mentale et le monde qui nous entoure. Ainsi, comme nous l'avons démontré, cette approche propose à la fois une théorie de la relation entre le sujet et le monde (TR) et une théorie de la relation entre le sujet et ses contenus mentaux (TI). Toutefois, le problème de cette approche est qu'elle ne propose pas d'arguments qui soutiennent ses

⁷⁷ Voir Lycan (2006), pp.189-190, pour une critique de l'utilisation de l'indexicalité chez Putnam.

positions. Sa validité repose en effet essentiellement sur un argumentaire de type transcendantal (principe de charité et triangulation) dont les conclusions sont circulaires : un prix que d'aucuns pourraient ne pas être disposés à payer.

Références

- Amoretti, M. (2007). Fino a che punto il linguaggio è necessario al pensiero? *Filosofia*, MMVII (3), 57-76.
- Amoretti, M., & Vassallo, N. (2008). *Knowledge, language, and interpretation : On the philosophy of Donald Davidson* (Epistemische Studien : Schriften zur Erkenntnis- und Wissenschaftstheorie 14). Heusenstamm (Frankfurt): Ontos Verl.
- Amoretti, M. (2011). *La mente fuori dal corpo. Prospettive externaliste in relazione al mentale*, Milano: Franco Angeli.
- Amoretti, M., & Preyer, G. (2011). *Triangulation : From an epistemological point of view* (Philosophische Analyse = Philosophical analysis 40). Frankfurt, M. [i.e.] Heusenstamm ; Paris ; Lancaster ; New Brunswick, NJ : Ontos-Verl.
- Barnett, D. (2000). Is Water Necessarily Identical to H₂O? *Philosophical Studies*, 98(1), 95-108.
- Bernecker, S. (2013). Triangular Externalism. In Lepore, E., & Ludwig, K. *Companion to Donald Davidson*. Somerset: Wiley.
- Block, N. (1995) An Argument for Holism. *Proceedings of the Aristotelian Society*, 95, 151-169.
- Bridges, J. (2006). Davidson's Transcendental Externalism. *Philosophy and Phenomenological Research*, 73(2), 290-315.
- Borgoni, C. & Souza H. (2009). Davidson's externalisms. *Universitas Philosophicas* 58(26), 65-87.
- Chalmers, D. (1996). *The conscious mind : In search of a fundamental theory* (Philosophy of mind series). New York ; Oxford : Oxford University Press.

- Chalmers, D. (2002). The components of content. In D. Chalmers (ed.), *Philosophy of Mind: Classical and Contemporary Readings*. Oxford: Oxford University Press.
- Davidson, D. (2001a), *Essays on Actions and Events*, Oxford: Clarendon Press, 2nd edn,
- Davidson, D. (2001b), *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford: Clarendon Press, 2nd edn.
- Davidson, D. (2001c), *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. (2004). *Problems of Rationality*. Oxford University Press.
- Davidson, D. (2005). *Truth, language, and history*. Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1967] (2001b). Truth and Meaning. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 2). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1969] (2001b). True to the Facts. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 3). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1970] (2001a). Mental Events. In *Essays on Actions and Events* (207-227). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1973] (2001b). Radical Interpretation. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (125-154). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1974a] (2001b). Belief and the Basis of Meaning. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 10). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1974b] (2001b). On the Very Idea of a Conceptual Scheme. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 13). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1975] (2001b). Thought and Talk. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 11). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1977] (2001b). Reality without Reference In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 3). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1979] (2001b). The Inscrutability of Reference. In *Inquiries into Truth and Interpretation* (p. Inquiries into Truth and Interpretation, Chapter 3). Oxford University Press.

- Davidson, D. [1983] (2001c). A Coherence Theory of Truth and Knowledge. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (205-220). Oxford: Clarendon Press
- Davidson, D. [1984] (2004). Expressing Evaluations. In *Problems of Rationality* (p. Problems of Rationality, Chapter 2). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1986] (2005). A Nice Derangement of Epitaphs. In *Truth, Language, and History* (p. Truth, Language, and History, Chapter 7). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1987] (2001c). Knowing One's Own Mind. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (15-38). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1988] (2001c). The Myth of the Subjective. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (39-52). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1990] (2001c). Epistemology Externalized. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (205-220). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1991] (2001c). Three Varieties of Knowledge. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (205-220). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1992] (2001c). The Second Person. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (p. *Subjective, Intersubjective, Objective*, Chapter 8). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1993] (2005). Thinking Causes. In *Truth, Language, and History* (p. Truth, Language, and History, Chapter 13). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1994] (2001c). The Social Aspect of Language. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (205-220). Oxford: Clarendon Press.
- Davidson, D. [1995a] (2004). The Problem of Objectivity. In *Problems of Rationality* (p. Problems of Rationality, Chapter 1). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1995b] (2005). Pursuit of the Concept of Truth. In *Truth, Language, and History* (p. Truth, Language, and History, Chapter 5). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1997] (2005). Seeing Through Language. In *Truth, Language, and History* (p. Truth, Language, and History, Chapter 9). Oxford University Press.
- Davidson, D. [1997] (2001c). The Emergence of Thought. In *Subjective, Intersubjective, Objective* (205-220). Oxford: Clarendon Press
- Davidson, D. [2001] (2004). What Thought Requires. In *Problems of Rationality* (p. Problems of Rationality, Chapter 1). Oxford University Press.

- Davidson, D. (2008). The perils and pleasures of interpretation. In LePore, E., & Smith, B. (eds). *The Oxford handbook of philosophy of language* (1056-1068). Oxford: Oxford University Press.
- Engel, P. (1994). *Davidson et la philosophie du langage* (L'interrogation philosophique). Paris: Presses universitaires de France.
- De Caro, M. (1999). *Interpretations and causes : New perspectives on Donald Davidson's philosophy* (Synthese library : monographs on epistemology, logic, methodology, philosophy of science, sociology of science and of knowledge, and on the mathematical methods of social and behavioral sciences 285). Dordrecht [etc.] : Kluwer.
- De Caro, M. (2002). Olismo e interpretazione radicale. in dell'Utri M. (éd.), *Olismo*, Macerata: Quodlibet.
- De Caro, M. (2008). Davidson's Naturalism. in Amoretti, M. & Vassallo, N. (eds). *Knowledge, language, and interpretation : On the philosophy of Donald Davidson*. Heusenstamm (Frankfurt): OntosVerl.
- De Caro, M. (2011). The Short Happy Life of the Swampman: Interpretation and Social Externalism in Davidson. In Amoretti, C. et Preyer, G. (eds.), *Triangulation: From an Epistemological Point of View*, Frankfurt: Ontos-Verl.
- De Rosa, R. (1999). Is There a Problem about Davidson's Externalism vis-à-vis His Holism, In De Caro, M. (ed.), *Interpretations and Causes: New Perspectives on Donald* , Dordrecht: Springer Netherlands.
- Engel, P. (1994). *Davidson et la philosophie du langage* (L'interrogation philosophique). Paris: Presses universitaires de France.
- Evnine, S. (1991). *Donald Davidson* (Key contemporary thinkers). Cambridge: Polity Press.
- Fodor, J., & LePore, E. (1992). *Holism : A shopper's guide*. Oxford ; Cambridge Mass.: B. Blackwell.
- Glüer, K., Pagin, P. (2003). Meaning Theory and Autistic Speakers, *Mind and language*, 18: 23-51.
- Glüer, K. (2008). Triangulation. In LePore, E., & Smith, B. (eds). *The Oxford handbook of philosophy of language* (1007-1019). Oxford: Oxford University Press.

- Hahn, L., & Davidson, D. (1999). *The philosophy of Donald Davidson* (The Library of living philosophers 27). Chicago ; La Salle Ill. : Open Court.
- Kripke, S. (1980). *Naming and necessity* (Library of Philosophy and Logic). Oxford: B. Blackwell.
- Lasonen, M., & Marvan, T. (2004). Davidson's Triangulation: Content-Endowing Causes and Circularity *. *International Journal of Philosophical Studies*, 12(2), 177-195.
- Lepore, E., & Ludwig, K. (2005). *Donald Davidson: Meaning, Truth, Language, and Reality*. Oxford University Press.
- LePore, E., & Smith, B. (2008). *The Oxford handbook of philosophy of language* (Oxford handbooks in philosophy). Oxford: Oxford University Press.
- Lepore, E., & Ludwig, K. (2013). *Companion to Donald Davidson*. Somerset: Wiley.
- Liu, J. (2002). Physical externalism and social externalism: are they really compatible? *Journal of Philosophical Research*, 27, 381-404
- Lycan, W. (2006). The Meaning of "Water": An Unsolved Problem. *Philosophical Issues*, 16, 184-199.
- Malpas, J. (1992). *Donald Davidson and the mirror of meaning : Holism, truth, interpretation*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Martinich, A. P. (2013). Language and Thought. In Lepore, E., & Ludwig, K. *Companion to Donald Davidson*. Somerset: Wiley.
- McGlone, M. (2010). Putnam on what isn't in the head. *Philosophical Studies*, 151(2), 199-205.
- Pagin, P. (2008). Meaning Holism. In LePore, E., & Smith, B. (eds.). *The Oxford handbook of philosophy of language* (Oxford handbooks in philosophy). Oxford: Oxford University Press.
- Pessin, A., & Putnam, H. (1996). *The twin earth chronicles : Twenty years of reflection on Hilary Putnam's "The meaning of 'meaning'"*. Armonk N.Y. ; London: M.E. Sharpe.
- Pinedo García, M. (2004). The Anomalous Character of Experience. *Proceedings of the 27th International Wittgenstein Symposium* (Kirchberg am Wechsel), XII, 26 -271.
- Proust, J. (1999). Mind, Space and Objectivity in Non-Human Animals. (1999). *Erkenntnis*, 51(1), 545-562.

- Putnam, H. (1975). *Philosophical papers Vol. 2, Mind, language and reality* (Putnam, Hilary. - Philosophical papers 2). Cambridge ; London [etc.]: Cambridge University Press.
- Putnam, H. [1970] (1975). Is Semantics Possible?. In *Mind, Language and Reality*. Cambridge: Cambridge University Press, 139–52.
- Putnam, H. [1973] (1975). Meaning and reference. In *In Mind, Language and Reality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Putnam, H. (1975). The Meaning of “Meaning”. In *Mind, Language and Reality*. Philosophical Papers, 2. Cambridge: Cambridge University Press.
- Putnam, Hilary (1990). *Realism with a Human Face*. Ed. James Conant. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press.
- Quine, W. V. O. (1951). Two Dogmas of Empiricism. *The Philosophical Review*. 60 (1): 20–43.
- Stjernberg, F. (2002). Sulla combinazione di olismo ed esternalismo. in dell'Utri, M. (ed.), *Olismo*, Macerata: Quodlibet.
- Talmage, C. (1998). Is there a division of linguistic labour? *Philosophia*, 26(3), 421-434.
- Verheggen, C. (1997). Davidson's Second Person. *The Philosophical Quarterly* (1950-), 47(188), 361-369.
- Verheggen, C. (2017). Davidson’s Semantic Externalism: From Radical Interpretation to Triangulation [Special Issue]. *Argumenta*, 3(1), 145-161.
- Weisberg M. (2006). Water is *Not* H₂O. In Baird D., Scerri E., McIntyre L. (eds) *Philosophy Of Chemistry*. Boston Studies in the Philosophy of Science, vol 242. Dordrecht : Springer.